# KEY TO DUFFET'S FRENCH METHOD

# KEY TO

# FRENCH METHOD

BY

F. DUFFET,

PROFESSOR OF LANGUAGES; MEMBER OF THE "ASSOCIATION POLYTECHNIQUE," PARIS.



WILSON, HINKLE & CO.

137 Walnut Street, CINCINNATI.

28 Bond Street, NEW YORK.

[1875].




ELECTROTYPED AT
FRANKLIN TYPE FOUNDRY,
CINCINNATI.

ECLECTIC PRESS:
WILSON, HINKLE & CO.,
CINCINNATI.

KEY TO

DUFFET'S FRENCH METHOD.

# KEY

TO

# DUFFET'S FRENCH METHOD.

---

## PART I.

### EXERCISE I.

Avez-vous les verres? Oui, j'ai les verres. — A-t-il le pain? Il a le pain et le vin. — A-t-elle le sucre? Elle a le sucre et l'eau. — Avez-vous la bière? J'ai la bière.—Avez-vous le couteau et la fourchette? Nous avons le couteau, la cuiller, la fourchette et la viande. — Ont-ils le lait? Ils ont le lait et le sucre. — Ont-elles les œufs? Oui, elles ont les œufs et le pain. — A-t-il la viande? Il a la viande, le pain et le vin. — Avez-vous l'eau? J'ai l'eau, le sucre et le pain. — N'aimez-vous pas votre père? Si, je l'aime.

### EXERCISE II.

N'a-t-il pas une carafe et une bouteille? Il n'a pas de carafe, mais il a une bouteille. — N'a-t-elle pas une assiette? Elle en a une, mais elle n'a pas de plat. — N'avez-vous pas de sel? J'ai du sel et du poivre. —Ont-elles du beurre? Elles ont du beurre et de la crème. — Ont-ils du fromage? Ils ont du fromage et du pain. — N'ont-ils pas de vin? Ils en ont. — Ont-elles des œufs? Elles n'en ont pas, mais elles ont du lait et de la crème. — N'avez-vous pas de bière? Je n'en ai pas. — Avez-vous des verres? Je n'en ai qu'un. — Avez-vous une carafe? Je n'en ai qu'une. — A-t-elle du café? Elle a du café et du sucre. — Avez-vous un couteau? J'en ai un. — Avez-vous une cuiller et une fourchette? J'ai une cuiller, mais je n'ai pas de fourchette. — N'avez-vous pas de viande? Je n'en ai pas.

## EXERCISE III.

Etes-vous méchant? Non, je suis bien sage. — Est-il laid? Non, il est beau et très-bon. — Est-elle belle? Elle est laide et méchante. — Sont-ils vieux? Ils sont très-vieux. — Sont-elles bonnes? Elles sont très-bonnes. — Etes-vous très-sages? Nous sommes bien sages. — Avez-vous de bon pain? J'ai de très-bon pain. — A-t-il de bon vin? Non, mais il a de bonne bière.—A-t-elle une petite carafe? Elle n'a pas de carafe, mais elle a une grande bouteille. — Avez-vous de bon thé? Nous avons de très-mauvais thé, mais nous avons de bon café. — Ont-ils du vin vieux? Ils n'en ont pas. — Ont-elles de belles fourchettes? Elles ont de belles fourchettes et de belles petites cuillers. — Avez-vous du fromage? J'ai de vieux fromage. — Est-ce un bon couteau? Non, c'est un mauvais couteau. — Avez-vous de bon lait? Je n'en ai pas. — Avez-vous des petits verres? Je n'en ai pas. — Avez-vous un grand plat? J'en ai un. Je n'en ai qu'un. Je n'en ai pas.

## EXERCISE IV.

Etes-vous fâchée? Je ne suis pas fâchée du tout. — N'est-elle pas très-contente? Au contraire, elle est mécontente. — Sont-ils fatigués? Ils ne sont pas fatigués. — Sont-elles heureuses? Non, elles sont bien malheureuses. — Est-il riche? Pas du tout, il est très-pauvre. — N'est-elle pas laborieuse? Au contraire, elle est paresseuse. — N'êtes-vous pas contents? Nous sommes mécontents.—N'est-ce pas sale? C'est, au contraire, bien propre. — Sont-elles bien aimables? Elles ne sont pas aimables du tout. — Sont-ils fâchés? Ils sont fâchés, et ils ne sont pas aimables du tout. — N'êtes-vous pas laborieux? Je suis au contraire bien paresseux. — Avez-vous de l'eau? Oui, j'ai de l'eau. — N'avez-vous pas de vin? J'ai de très-bon vin vieux. — Avez-vous de la bière? Je n'en ai pas. — N'ont-ils pas de bon fromage? Ils n'en ont pas du tout.

## EXERCISE V.

Comment vous portez-vous aujourd'hui? Je me porte assez bien. — Avez-vous bien dormi cette nuit? Très-bien, merci. — N'avez-vous pas faim? J'ai bien faim. — Avez-vous soif? Non, je n'ai pas soif. — A-t-elle froid? Oui, elle a bien froid. — Fait-il froid? Il fait très-froid. — Ne fait-il pas humide? Non, il fait sec. — N'ont-ils pas raison? Ils ont raison, nous avons tort. — Ont-elles peur? Elles ont peur. — N'avez-vous pas sommeil? J'ai bien sommeil. — Elle se

porte très-bien. — Elles se portent très-bien. — Fait-il froid là? Non, mais il fait froid ici. — C'est étonnant. — Est-elle modeste? Elle est douce et modeste. — Etes-vous bien aise? Non. — Etes-vous entêté? Je suis très-entêté. — N'est-elle pas curieuse? Elle est bien curieuse. — Sont-ils mouillés? Non, ils ne sont pas mouillés. — Le pain est très-nécessaire. — Vous êtes savant. — L'eau n'est pas propre. — J'ai du vin nouveau. — Comment se porte votre père? Il se porte très-bien, merci. — J'en suis bien aise. — Bonsoir.

## EXERCISE VI.

Ma mère est bien bonne; elle aime beaucoup ses enfants. — Aime-t-elle sa nièce? Elle aime sa nièce et son neveu. — Aimez-vous votre oncle Paul? J'aime beaucoup mon oncle et ma tante. — Avez-vous un fils? J'ai un fils et une fille. — Aimez-vous nos enfants? J'aime beaucoup vos enfants, ils sont bien sages. — Ma fille aime beaucoup son frère. Mon fils aime sa sœur et ses parents. — Aimez-vous le café? J'aime le café, le thé et le chocolat. — Votre nièce aime beaucoup son père, son oncle, sa tante et ses cousines. — Mon oncle aime beaucoup la bière. — Connaissez-vous vos ennemis? Je les connais très-bien. — Avez-vous des amis? Oui, j'ai de bons amis. — Avez-vous faim? Je n'ai pas faim, mais j'ai soif. — Fait-il froid? Il ne fait pas froid aujourd'hui.

## EXERCISE VII.

Aimez-vous les œufs? J'aime les œufs et le beurre. — Aime-t-il le vin? Il aime le vin et la bière. — Aime-t-elle la viande? Pas beaucoup. — Ma sœur aime le chocolat et le sucre. — Nous aimons le fromage. — Mes frères aiment le bon vin. — Mes neveux sont très-contents. — Mes enfants aiment beaucoup les pommes de terre. — N'avez-vous pas de sucre? Je n'en ai pas. — Aimez-vous le lait? Oui, mais j'aime mieux la crème. — N'ont-ils pas de café? Oui, ils en ont. — Avez-vous de bons couteaux? Je n'en ai pas de bons. — Vos frères sont bien laborieux. Ils sont laborieux et bons. — Ma mère aime son oncle et sa tante. — Sont-ils âgés? Ils sont très-âgés. — N'avez-vous pas une nièce? Non, mais j'ai des neveux. — Ma sœur aime son jeune enfant; c'est un bel enfant. — Je suis très-content de mon vin. — Aimez-vous nos vieux amis? Je les aime beaucoup; ils sont très-aimables.

## EXERCISE VIII.

Aimez-vous mon porte-plume? Non, il est trop petit. — Voyez-vous

mon dictionnaire? Je l'ai. — A qui écrivez-vous cette lettre? A ma mère. — Répond-elle à (*à* ne s'exprime pas en anglais) vos lettres? Oui, toujours (always). — Votre nièce a-t-elle le papier et les enveloppes? Oui, elle a aussi l'encrier et la plume. — Avez-vous mon crayon? Non, j'ai celui de votre sœur. — Avez-vous le cahier de mon frère? Je n'ai pas celui de votre frère, j'ai celui de Robert. — Les plumes de votre sœur sont-elles bonnes? Non, je ne les aime pas. — A qui est ce grand livre? C'est celui de Paul. — Voyez-vous cet enfant? Je le vois. — Le connaissez-vous? C'est le fils de mon ami (He is...). — Je n'aime pas ce papier à lettre; il est très-mauvais. — Votre sœur prête-t-elle, ou donne-t-elle son livre à ma cousine? Je ne sais pas. — Ne fait-il pas humide aujourd'hui? Il fait humide et froid. — Avez-vous froid? Ma petite sœur a froid.

## EXERCISE IX.

Ce crayon est-il à votre sœur? Non, c'est celui de ma cousine. — Le livre de George est-il sale? Non, George est un bon garçon, ses livres sont propres; mais ceux de son cousin sont très-sales. — A qui donnez-vous du chocolat? J'en donne à mes amis. — A qui est ce couteau? C'est celui de ma nièce. — Vos frères sont-ils heureux? Ils sont très-heureux. — La fille de votre tante n'est-elle pas fâchée contre votre sœur? Je ne sais pas. — Pauvre enfant! vous n'avez pas de pain. Non, Monsieur, je n'en ai pas. — Votre petite fille a-t-elle du papier, une plume et de l'encre? Elle a du papier et une plume, mais elle n'a pas d'encrier. — N'avez-vous pas trop de vin? Non, pas du tout. — Aimez-vous le vin? Oui, j'aime le bon vin. — N'avez-vous pas trop de porte-plumes? Je n'en ai qu'un. — N'aimez-vous pas ces œufs? Je les aime beaucoup, ils sont très-bons. — Comment se portent vos parents? Je vous remercie, ils se portent assez bien. — N'avez-vous pas bien chaud? J'ai trop chaud. — Avez-vous soif? J'ai bien soif.

## EXERCISE X.

N'avez-vous pas froid aux pieds? Non, il ne fait pas froid. — Avez-vous le temps de me couper les cheveux? Pas aujourd'hui. — Avez-vous l'intention de travailler aujourd'hui? J'ai l'intention de travailler beaucoup, je suis pressé. — Marchez-vous beaucoup? Je marche trop, je suis bien fatigué. — Comment se porte votre mère? Ma mère a mal à la tête. — Et votre sœur, comment va-t-elle? Ma sœur a un mauvais rhume, et elle a mal aux yeux. — Vous avez une cousine

qui est bien jolie; elle a de beaux yeux et de belles petites mains. Celle qui a mal au pied? Celle que votre mère aime beaucoup. Oui, c'est ma cousine Catherine; elle est très-jolie et très-bonne. — Votre frère a une belle barbe. Je ne l'aime pas si longue. — Mon oncle a un violent mal de dents. L'ami de mon frère a une douleur dans les jambes. — J'aime les jolis petits doigts de ma sœur.

## EXERCISE XI.

A qui appartient ce beau porte-plume? Lequel? Celui-là. A mon oncle, Paul.—A qui sont ces livres? Lesquels? Ceux-ci. Ce sont ceux de mon neveu. — Ne répondez-vous pas à la lettre de votre ami? Pas aujourd'hui; j'ai froid aux mains, et j'ai mal à la tête. — Ne parlez-vous pas à la tante de votre ami? Pas du tout, je suis bien fâché contre son neveu qui est très-entêté. — Ne prêtez-vous pas votre dictionnaire à votre frère? Je n'aime pas à prêter mon dictionnaire, qui est neuf. — Ne fait-il pas trop chaud ici? Oui, j'ai trop chaud. — Aimez-vous la famille de votre ami Arthur? Beaucoup; son père et sa mère sont très-aimables. — N'avez-vous pas mon couteau? Non, je n'ai pas de couteau. — Mes sœurs ne sont-elles pas ici? Non, elles sont avec leur mère. — Cet enfant est bien malpropre; à qui est-il? C'est le fils de cette femme que votre petite sœur n'aime pas. — Avez-vous l'intention de voir cette famille aujourd'hui? Non, je n'ai pas le temps. — N'avez-vous pas envie de donner ce porte-plume à votre jeune frère? Pas du tout.

## EXERCISE XII.

Ma tante déjeune avec nous aujourd'hui. — Je dîne avec a cousine. — Votre père ne boit-il pas de vin? Non, il boit de la bière. — Ne pouvez-vous pas manger cette pomme? Je n'aime pas les pommes. — Votre tante ne peut-elle pas boire de bière? Elle n'aime pas la bière. — Votre petite fille peut elle manger des pêches? Nous en avons beaucoup. — Que boit-elle? Du vin avec de l'eau. — Avez-vous une pêche ou une poire? J'ai une pêche. — Ne prenez-vous pas de fromage? Non, merci, je n'aime pas le fromage. — Pouvez-vous donner une plume à cet enfant? Je n'en ai pas. — Peut-il écrire? Oui, il écrit assez bien. — Peut-il écrire une lettre? Il ne peut écrire que de petites (short) lettres. — Puis-je prendre votre encrier? Vous pouvez le prendre. — Puis-je donner une pomme à votre petite sœur? Vous êtes bien bon, Monsieur, ma sœur aime beaucoup les pommes. — Que donnez-vous à mon neveu? Un crayon et un porte-plume. — Ne pou-

vez-vous pas couper ce pain ? Je ne puis le couper avec mon couteau.

## EXERCISE XIII.

N'avez-vous pas l'intention de déjeuner avec votre tante ? Je ne peux pas déjeuner avec ma tante aujourd'hui ; j'ai à travailler. — Vous écrivez trop. Je suis très-pressé. — Votre père va-t-il mieux ? Merci, il va beaucoup mieux. — Peut-il marcher ? Pas du tout. — A qui est ce beau petit couteau ? C'est celui de ma petite sœur. — Pouvez-vous prêter du papier à lettre à mon oncle ? Je n'en ai pas, mais mon père en a, et il sera très-heureux de lui donner (him) du papier et des enveloppes. — Votre oncle n'est-il pas le cousin de ma tante ? Je ne sais pas. — Cet encrier est-il à vous, ou à votre sœur ? C'est celui de ma sœur. — Connaissez-vous les frères de mon ami Robert ? Je ne les connais pas du tout. — Pouvez-vous manger ce bœuf ? Non, je n'ai pas faim.

## EXERCISE XIV.

Quel habit mettez-vous ? Je mets mon vieil habit. — Savez-vous où sont mes bottines ? Je ne sais pas du tout où elles sont. — A qui est ce parapluie ? N'est-ce pas le vôtre ? Non, le mien est plus grand. N'est-ce pas celui de votre sœur ? Je ne sais pas. — Ne mettez-vous pas vos gants ? Je n'aime pas à mettre des gants. — Où est votre mouchoir ? Je ne sais pas, je ne l'ai pas. — Je vois que vous mettez la cravate de votre frère. Je mets la sienne, parce que (because) je ne sais pas où est la mienne. — Voulez-vous mettre une chemise propre ? La mienne n'est pas sale. — Où sont les bottines de ma fille ? Ne les a-t-elle pas ? Elle ne les a pas. — Voulez-vous voir où elles sont ? Oui, Madame. — Votre fils porte-t-il des bottines ? Oui, il met souvent celles de son père. — Comment se porte votre fille ? Assez bien, merci. — Voulez-vous lui donner ces pêches ? Je sais qu'elle les aime. Vous êtes bien bonne. — Aime-t-elle les poires ? Beaucoup.

## EXERCISE XV.

Avez-vous un pantalon neuf, Charles ? Oui, Monsieur, j'ai un pantalon et un beau gilet neufs. — Les mettez-vous souvent ? Très-souvent. — Voulez-vous me donner mon habit, Robert ? Où est-il, Monsieur ? Dans ma chambre (room). — A qui sont ces bas ? Ce sont ceux de ma petite sœur. — Aimez-vous notre café ? Je l'aime beaucoup, il est très-bon. — Vos sœurs n'ont-elles pas leurs livres ? Elles n'ont pas les leurs,

elles ont les nôtres. — Où sont les leurs? Leurs amies les ont. — Votre sœur ne veut-elle pas écrire sa lettre? Elle ne veut pas l'écrire. — Lui avez-vous donné du papier, de l'encre, une plume et une enveloppe? Oui, mais les plumes sont mauvaises, et elle veut en acheter de bonnes (ones). — Que voulez-vous donner à vos enfants? Je veux leur donner des livres. — Que voulez-vous m'acheter? Je veux vous acheter une belle montre. — Voulez-vous me prêter votre dictionnaire? Je ne l'ai pas, Arthur l'a. — Qu'avez-vous, Charles? J'ai mal aux dents. Vous êtes trop jeune pour (to) avoir mal aux dents. — Avez-vous de mauvaises dents? Très-mauvaises. — Votre eau est-elle bonne? Elle est bien mauvaise ici.

## EXERCISE XVI.

Cette demoiselle n'avait-elle pas un frère? Elle n'avait pas de frère, mais elle avait une sœur. Ce jeune homme est-il aussi bon que son père? Je ne sais pas, je ne le connais pas beaucoup, mais son frère Charles, mon ami, est un très-bon jeune homme. — Connaissez-vous cet homme? Oui; c'est le mari de ma cousine. — N'est-il pas beaucoup plus riche que sa femme? Oui, il est plus riche qu'elle. — Cette femme est-elle aussi âgée que votre mère? Elle est moins âgée qu'elle. — Votre épicier a-t-il d'aussi mauvais café que le nôtre? Notre épicier a de très-bon café. — Comment vous portez-vous aujourd'hui, mon ami? Très-bien, et vous? — Assez bien. — Avez-vous un livre à me prêter? J'ai un livre, mais je ne vous le prête pas, je vous le donne. — Vous êtes l'homme le plus aimable que je connaisse. — Connaissez-vous K. le plus jeune? Je le connais.

## EXERCISE XVII.

Votre oncle a-t-il autant d'ennemis que nous? Mon oncle n'a pas d'ennemis, il n'a que des amis. — Est-il aussi riche que votre père? Il est moins riche que lui. — Votre maison est-elle aussi grande que celle de votre voisin? La nôtre est moins grande que celle de notre voisin, mais elle est plus belle. — Avez-vous plus d'habits que votre frère? Il en a autant que moi. — La montre de votre sœur est-elle aussi belle que celle de sa mère? Celle de ma mère est belle, celle de ma sœur est plus belle, mais la mienne est la plus belle. — A qui est cette jolie petite maison? C'est celle de ma tante. — Les assiettes, le beurre, le thé, la crème et le sucre sont-ils sur (on, upon) la table? Oui, Madame. Très-bien. — Voulez-vous me prêter un couteau? Je

n'en ai pas. Votre sœur veut-elle me prêter le sien? Elle n'en a pas non plus (either). — Voulez-vous une pomme, mon enfant? Merci, Madame, je n'ai pas faim. — Quel âge avez-vous? J'ai six ans, Madame. — Etes-vous bien sage? Maman est contente de moi. C'est très-bien.

## EXERCISE XVIII.

Savez-vous toujours vos leçons? Oui, Monsieur. — Combien votre sœur a-t-elle d'enfants? Elle en a quatre. Alors, vous êtes oncle quatre fois. Plus que cela, j'ai huit neveux et nièces. — Aimez-vous mieux vos neveux que vos nièces? Au contraire, j'aime mieux mes nièces que mes neveux, elles sont plus sages qu'eux (they). — Aimez-vous mieux votre grand'mère que votre grand-père? Je les aime beaucoup tous les deux (both), ils sont si bons! — Avez-vous encore (still) votre grand-père? Non, mais j'ai encore mon arrière-grand'mère. — Votre beau-frère a-t-il encore ses parents? Il a encore son père, et il a une belle-mère. — N'étiez-vous pas fatiguée? J'étais très-fatiguée, j'étais plus fatiguée que mon mari.—Connaissez-vous ma belle-mère? Je la connais très-bien; plus je la vois, plus je l'aime; elle est si bonne! C'est la meilleure femme que je connaisse. Ecrivez-vous souvent à vos parents? Je leur écris trois ou quatre fois par mois. — *Ecrivez en toutes lettres:* dix-huit, vingt-neuf, trente et un, quarante-sept, cinquante-huit, soixante-trois, quatre-vingt-deux, quatre-vingt-seize, cent huit, trois cent cinquante-trois, mille quatre-vingt, deux mille neuf cent soixante-quinze, trois millions quatre cent vingt et un mille huit cent soixante et onze.

## EXERCISE XIX.

Votre encre est-elle aussi mauvaise que la mienne? La vôtre ne peut pas être plus mauvaise que la mienne. — Le papier de Robert est-il aussi bon que le mien? Il est meilleur que le vôtre; c'est le meilleur papier que j'aie jamais vu (that I ever saw). — Votre sœur sait-elle mieux ses leçons que vous? Elle les sait toujours beaucoup mieux. — Combien d'encriers avez-vous? Je n'en ai qu'un. — Voulez-vous me le prêter? Mon encre est bien mauvaise. J'ai une lettre à écrire. — A qui voulez-vous écrire? Je veux écrire à mon frère. — Vous répond-il? Il me répond toujours. — Ecrit-il mieux que vous? Oui, beaucoup mieux. — Combien y a-t-il d'enfants dans cette famille? Il y en a sept ou huit. — Voulez-vous la moitié de cette bouteille de vin? Non, merci, je n'aime pas le vin. — Voulez-vous de

l'eau? Je n'ai pas soif. — Combien y a-t-il de tiers dans un entier (integer)? Il y en a trois; un petit enfant sait cela. Quel âge a votre filleul? Il a treize ans. — Est-il aussi grand que votre fils? Il est plus grand que lui; il a deux ans de plus que mon fils. — Ce livre neuf est-il à vous? Non, c'est celui de Paul.

## EXERCISE XX.

Pensiez-vous souvent à moi quand vous étiez si (so) malheureux? Je pensais souvent à vous et à mon oncle. — Ne pouviez-vous pas nous écrire? Je n'avais ni plume ni papier, et je ne pouvais pas en acheter. — Quand alliez-vous voir votre famille? Trois fois par an. — N'alliez-vous jamais voir votre beau-frère? Je ne pouvais pas, il était fâché contre moi. — Votre salle à manger n'est-elle pas plus grande que la nôtre? Je pense que la vôtre est plus petite que la nôtre. — Combien de leçons preniez-vous par semaine? Je prenais cinq leçons par semaine. Les appreniez-vous bien? Pas toujours. — Receviez-vous beaucoup de livres? J'en recevais assez souvent. — Autrefois vous aviez un porte-plume d'argent; où est-il? C'est ma sœur qui l'a. — Quel gilet donnez-vous au domestique? Je lui donne un vieux gilet. — Voulez-vous aussi lui donner vos vieilles bottines? Il ne peut pas les mettre.

## EXERCISE XXI.

Mangez-vous souvent de la volaille? Nous en mangeons deux ou trois fois par semaine. — Mangez-vous beaucoup de pommes de terre? Oui, nous en avons toujours avec notre viande. — Que buvez-vous? Nous buvons du vin et de l'eau. — Prenez-vous souvent du chocolat? Non, nous n'aimons pas beaucoup le chocolat. — Voulez-vous déjeuner avec nous? Je puis vous offrir (offer) du gigot de mouton ; je sais que vous l'aimez beaucoup. Vous êtes bien aimable, mais je ne peux pas; je dois (am to) déjeuner avec mon ami Charles. — Comment se portent vos sœurs? Merci, mes sœurs vont très-bien. — Savez-vous combien j'ai de cousins? Je sais que vous en avez beaucoup. J'en ai vingt-deux! — N'y avait-il pas des bouteilles à vin dans la salle à manger? Il y en avait plus de dix. Où sont-elles? Je ne sais pas; le domestique en casse souvent. — Votre grand-père venait-il vous voir? Il venait nous voir plusieurs fois par an.

## EXERCISE XXII.

Avez-vous un gilet blanc? Non, je n'aime pas les couleurs claires;

je porte toujours des habits noirs. — Votre sœur aime les couleurs claires, elle porte souvent des robes de soie vertes ou bleues. — Elle a aussi des robes de soie foncées. — Vous portez toujours ce chapeau gris; n'en avez-vous pas un noir? Oui, j'en ai un noir. — Vous avez une belle salle à manger. Elle est belle, mais la vôtre est plus belle et plus grande. — Prenez-vous une leçon tous les jours? J'en prends une tous les deux jours, et j'écris mes leçons et mes thèmes les autres jours. — Qu'apprenez-vous maintenant? J'apprends l'anglais (English). — Le parlez-vous déjà? Je le parle assez bien. — Votre père parle anglais? Autrefois il le savait assez bien. — Où allait votre fils hier? Il allait voir son beau-frère.

## EXERCISE XXIII.

Ne connaissiez-vous pas mon grand-père? Oui, mon père était son meilleur ami. — N'étaient-ils pas cousins? Non, mais ils étaient grands amis. — Combien de maisons y a-t-il dans cette ville (town)? Il y en a cinq mille quatre cent quatre-vingt-cinq. — C'est une grande ville. Elle n'est pas si grande que la nôtre. — Voulez-vous voir les beaux livres de ma sœur? Combien en a-t-elle? Elle en a plus de cent. Elle en a plus que moi. — Aimez-vous ces habits gris? Non, je ne les aime pas du tout. — A qui sont ces chaussettes rouges? Elles sont à mon frère; il aime beaucoup la couleur rouge. — Allez-vous souvent voir votre beau-père? Nous allons le voir tous les cinq ou six jours. — Que raccommodiez-vous quand je suis entré? Je raccommodais le pantalon de drap noir de mon frère. — Où alliez-vous quand je vous ai rencontrée? J'allais acheter du fil et de la soie. — Aimez-vous les robes de soie? Naturellement je les aime, surtout les robes de soie violette.

## EXERCISE XXIV.

Combien y a-t-il de chambres dans cette maison? Il y en a vingt-quatre. — Sont-elles aussi grandes que la vôtre? Il y en a de plus grandes et de plus petites que la mienne. — N'est-ce pas la maison de votre cousin? C'est celle de sa femme. — Est-ce une maison neuve? Vous voyez qu'elle est presque neuve. — Les fenêtres ne sont-elles pas trop petites? Elles sont aussi grandes que celles de votre maison. — Vous avez de très-beaux fauteuils; combien en avez-vous? J'en ai six et dix chaises. — Où est votre canapé? Il est dans ma chambre maintenant; je vais en acheter un autre. — Vous avez un riche tapis vert; est-il neuf? Oui, je l'ai acheté (bought) avec les fauteuils et les

chaises. — Avez-vous assez de bois? Nous ne brûlons presque pas de bois; nous brûlons du charbon. — Avez-vous beaucoup de charbon? Non, mais nous en avons assez.

## EXERCISE XXV.

Votre fils vous a-t-il déjà répondu? Oui, il répond toujours à nos lettres aussitôt qu'il les reçoit. — Voulez-vous prêter votre montre à votre frère? Je n'aime pas beaucoup à prêter ma montre. — Que voulez-vous donner à votre domestique Je veux lui donner mes vieux habits. — Quelle leçon apprenez-vous maintenant? J'apprends la onzième leçon. — La savez-vous? Bientôt. — Qui a été le premier aujourd'hui? Je sais que j'ai été le vingt-quatrième. — Mais ce n'est pas bien du tout; vous avez été paresseux. — J'ai toujours été paresseux. — Votre jeune sœur est plus laborieuse que vous, et elle est beaucoup plus jeune que vous. — Je n'aime pas l'anglais; je ne désire pas l'apprendre. — Le fils du boulanger le parle déjà mieux que vous. — Il est plus âgé que moi. — Oui, mais vous prenez une leçon tous les jours, et il n'en prend une que tous les deux jours. — Voulez-vous me prêter du papier? Vous voyez que je n'en ai guère. — Où puis-je en acheter? Je vais vous en donner cinq ou six feuilles. — Avez-vous un porte-plume? Je ne peux pas écrire avec celui-ci. Je n'ai que celui-là. — Il n'y a guère d'encre dans votre encrier. — Je n'en ai guère, et elle est mauvaise.

## EXERCISE XXVI.

Votre petit garçon est-il à l'école? Oui, il y est maintenant; il y va deux fois par jour. — Apprend-il bien? Il est un peu paresseux; mais il est si jeune! — Qui est allé à la gare avec votre belle-sœur? Mon mari l'y a accompagnée. Elle n'est pas restée longtemps avec vous. Elle n'est restée que trois jours avec nous. — Allez-vous quelquefois au Collége de France? J'y vais de temps en temps. Vous avez raison. — Avez-vous fermé la porte de votre chambre? Je la ferme toujours quand j'y pense. — Où avez-vous rencontré mon domestique? Je l'ai rencontré sur les boulevards. — Quel musée avez-vous visité hier? J'ai visité le musée du Louvre. — Voulez-vous m'accompagner au Palais-Royal? Avec plaisir; que voulez-vous acheter? Je désire acheter une tabatière d'argent. — Vous en avez déjà une. Oui, mais elle est cassée. — Voyagez-vous souvent? Je voyage deux ou trois fois par an. — Allez-vous quelquefois à Versailles? Je n'y ai été

qu'une fois. — Aimez-vous Versailles? Pas beaucoup; j'aime mieux Paris. — Voulez-vous me prêter votre canif? Je ne puis vous le prêter; ma sœur l'a.

## EXERCISE XXVII.

Qui a déchiré ces enveloppes? C'est ce petit garçon qui les a déchirées. — Avez-vous du feu dans votre chambre? Pas aujourd'hui, il ne fait pas froid. — Je n'ai pas chaud. C'est étonnant; il fait chaud aujourd'hui. — Brûlez-vous du bois, ou du charbon? Nous brûlons toujours du charbon. — En brûlez-vous beaucoup (of it)? Nous en brûlons cinq à six mille kilogrammes par an. — Ne fait-il pas humide aujourd'hui? Oui, il fait humide et doux. — A qui est ce parapluie? C'est celui de mon père. Il est déchiré, voyez-vous? Oui, c'est un vieux parapluie. Voulez-vous me prêter le vôtre? Je n'en ai pas. — Y a-t-il beaucoup de pommes cette année (year)? Non, il n'y a guère de pommes, mais il y a beaucoup de poires. Avez-vous connu votre grand-père? Non, mais j'ai vu ma grand'mère. — Combien cet homme reçoit-il par jour? Il reçoit cinq francs par jour. Ce n'est pas beaucoup. Combien a-t-il d'enfants? Il en a quatre ou cinq.—Le jeune homme qui est avec lui n'est-il pas son fils? Non, c'est le fils de notre voisin. — Travaille-t-il avec lui? Je pense qu'il travaille toujours avec lui; je les vois toujours ensemble (together). — Voulez-vous me donner votre vieille plume? Je puis vous la prêter, mais je ne désire pas vous la donner.

## EXERCISE XXVIII.

Avez-vous beaucoup de pièces de vingt francs en or? Je n'en ai plus. — Avez-vous des pièces de cinq francs en argent? Je n'en ai guère.—Avez-vous de la petite monnaie (small change)? Non, je n'ai que du papier-monnaie (paper money) et des sous.—Y a-t-il beaucoup d'or ici? Il y en a beaucoup. — Combien y a-t-il de francs dans une livre sterling? Il y a vingt-cinq francs dans une livre sterling. — Qu'est-ce qu'un schelling? C'est le vingtième d'une livre, ou douze pence. — La couronne est-elle plus grosse que la pièce de cinq francs en argent? Oui, car il y a cinq schellings dans une couronne et quatre dans une pièce de cinq francs. — Votre sœur a beaucoup d'argent. Elle a des pièces d'or et beaucoup de pièces d'argent. Sa marraine qui l'aime beaucoup lui donne souvent de l'argent. — Votre cousin vous a-t-il donné ce beau livre? Non, mon oncle me l'a donné. — Avez-vous écrit cette lettre? C'est moi ou mon frère.

## EXERCISE XXIX.

Aurez-vous assez de bois et de charbon? Nous aurons assez de bois, mais nous n'aurons pas assez de charbon, car nous brûlons beaucoup plus de charbon que de bois. — Votre père aura-t-il assez d'argent pour acheter la maison de votre voisin? Oui, mon père a beaucoup d'argent. — Aurez-vous autant de maisons que votre oncle? Nous en avons déjà plus que lui, mais les siennes sont plus grandes que les nôtres. — Vos cousins seront-ils aussi riches que vous? Ils seront plus riches que moi, car ils ne sont que deux, et nous sommes cinq. — Vous serez bientôt aussi grand que votre frère. Je suis déjà presque aussi grand que lui. — Avez-vous encore beaucoup d'argent? Non, je n'en ai plus guère, mais demain j'en aurai beaucoup; j'aurai deux cents francs. — Votre père vous donne trop d'argent. Non, car j'ai plusieurs choses (things) à acheter: un chapeau, des bottines, des cravates, un dictionnaire et plusieurs livres. — Serez-vous ici demain? Je pense que j'y serai avant vous. Je viens presque toujours avant vous. — Hier vous êtes venu après moi. C'est la première fois. — Vous et moi sommes toujours les premiers arrivés.

## EXERCISE XXX.

Y a-t-il beaucoup d'Anglais à Paris? Il y en a toujours beaucoup. — Y a-t-il plus d'Anglais à Paris que de Français à Londres? Je ne sais pas, mais il y a beaucoup d'Anglais à Paris. — Savez-vous parlez français? Je commence à le parler assez bien. — Savez-vous les verbes? Je sais déjà conjuger plusieurs temps de beaucoup de verbes. — Irez-vous en France? Peut-être. — Votre frère n'y a-t-il pas été? Oui, il a été à Paris. — Parlez-vous souvent français? Je ne parle français qu'avec mon professeur, une heure chaque jour. — Lisez-vous des livres français? Oui, mais je ne sais pas encore assez le français pour comprendre ce que je lis. Ce Monsieur est-il Anglais? Non, il est Français, mais il parle anglais aussi bien qu'un Anglais. — Il y a peu de Français qui aient un bon accent anglais. — Pourquoi ne parlez-vous pas avec cette dame? Parce que je ne la comprends pas, et qu'elle ne me comprend pas. — Vous voyez qu'il est nécessaire de savoir plusieurs langues.

## EXERCISE XXXI.

Quand irez-vous à Versailles? J'irai peut-être demain. — Pourquoi

n'y allez-vous pas aujourd'hui? Parce que j'ai plusieurs lettres à écrire. — A qui avez-vous à écrire? A ma tante, à mon frère, et à un ami qui est en France. — Quand irez-vous à Paris? Bientôt, peut-être demain. — Saurez-vous bientôt parler français? Je commence à le parler et à le comprendre assez bien. — L'avez-vous appris en Angleterre? Oui, un peu. — Aimez-vous la France? Je l'aime mieux que l'Angleterre. — Connaissez-vous déjà beaucoup de Français? Oui, mais bientôt j'aurai beaucoup plus d'amis à Paris, parce que j'ai plusieurs familles françaises à voir; aujourd'hui j'irai voir la famille B. — Quand prendrez-vous votre leçon? Je ne la sais pas; je vais l'apprendre. — Me comprenez-vous bien quand je vous parle français? Je vous comprends bien, parce que vous parlez distinctement. — Aimez-vous la langue française? Oui, mais je l'aimerai mieux quand je saurai la parler, et que je la comprendrai mieux. — Resterez-vous longtemps en France? Je compte rester huit mois à Paris, et quatre mois à Versailles.

## EXERCISE XXXII.

Si vous aviez de l'argent, achèteriez-vous le cheval de ce Monsieur? Je l'achèterais peut-être. — Voudriez-vous avoir un chien comme le mien? Non, j'aime mieux le mien que le vôtre. — Les chiens sont des animaux bien fidèles; plus fidèles que les chats. Ma femme aime les chats; elle en a quatre et ne donnerait pas les siens pour un empire. — Quand irez-vous à Liverpool? J'irai aussitôt que je saurai parler anglais. — Vous apprendriez mieux l'anglais si vous étiez en Angleterre. Je ne sais pas si je l'apprendrais mieux; je le parle beaucoup tous les jours. — Votre fermier ne voudrait-il pas vendre un de ses chevaux? Il voudrait en vendre deux, voudriez-vous les acheter. — Je voudrais en acheter un. — Quand sortirez-vous? Je sortirai aussitôt que je saurai ma leçon. — Quand viendrez-vous voir mon père? Demain, peut-être. — Partiriez-vous aujourd'hui si mon frère partait avec vous? Il ne me serait pas possible de partir aujourd'hui; je ne puis partir avant samedi prochain.

## EXERCISE XXXIII.

Resterez-vous longtemps à Londres? J'y resterai trois ou quatre jours. — Quand partirez-vous? Bientôt. — Paris est-il aussi grand que Londres? Londres est plus grand que Paris, mais Paris est plus beau que Londres, les Anglais eux-mêmes le disent. — N'avez-vous pas huit oiseaux dans votre cage? Je n'en ai que six. — Ces livres

ne sont-ils pas à votre sœur? Non, ce sont les miens. — A qui sont ces beaux chevaux? Ils sont à mon fermier. — Voulez-vous me prêter l'encrier de votre sœur? Prenez-le. — Aurez-vous bientôt une voiture et un cheval? Nous comptons acheter une voiture; nous avons déjà deux chevaux; je les ai achetés hier. — Je ne savais pas cela. — Achèterez-vous une grande voiture? Je ne sais pas. — Je voudrais savoir si vous serez toujours paresseux, Robert? Non, Monsieur; je serai studieux et sage; vous verrez. — C'est très-bien; quand commencerez-vous? Je commencerai demain matin. — Ne seriez-vous pas content si vous saviez vos leçons avant Charles? Oui, demain je tâcherai de les savoir avant lui.

## EXERCISE XXXIV.

Auriez-vous la bonté de venir me voir demain? Le matin ou le soir? Dans l'après-midi, s'il vous plaît. — Demain après-midi je donnerai des leçons. Alors, venez le soir. Avec plaisir. — Je voudrais vous parler de mon fils, qui désire apprendre le français. L'a-t-il déjà étudié? Un peu. — Aime-t-il à étudier? Non, il est très-paresseux, et je ne suis pas content de lui; il ne travaille pas du tout. Il a tort; s'il veut bien étudier, il saura l'anglais dans cinq ou six mois. — Ayez la bonté de me prêter votre crayon, s'il vous plaît. — Je n'en ai pas; prenez cette plume. — Veuillez me donner une feuille de papier. — Merci. — Irez-vous à Munich cette année? Si je n'y vais pas cette année, j'irai l'année prochaine. — Allez-y le mois prochain, mon fils ira avec vous. — Je verrai. — Votre fils vous écrit-il souvent? Il m'écrit tous les mois. — Vient-il souvent vous voir? Non, mais nous allons le voir; son père ira le voir après-demain. — De qui parlez-vous? De l'Anglais que vous avez vu ici hier. — Donnez-moi une poire, s'il vous plaît. — Prêtez votre dictionnaire à cette dame. Avec plaisir.

## EXERCISE XXXV.

M. G. n'a-t-il pas tort de vendre sa maison? Peut-être. — En a-t-il une autre? Il en avait une autre, mais il l'a aussi vendue. — Je n'ai pas assez de vin; donnez-m'en encore un peu, s'il vous plaît. — Voulez-vous encore un peu de viande? Non, merci, j'en ai assez. — Prenez-vous du café? Non, jamais; j'aime mieux le thé que le café. — Vous avez tort, je crois, car le café est meilleur que le thé. Prenez du fromage. — Je ne mange jamais de fromage. — Avez-vous encore beaucoup de ce bon vin vieux? Je n'en ai plus guère; de quinze à

vingt bouteilles. — Cette année, nous n'aurons guère de vin ; beaucoup moins que l'année passée. —Travaillez-vous le soir ? Oui, parce que je sors l'après-midi. Ne sortez-vous jamais le matin ? Non, j'étudie, j'écris et je lis le matin. Vous avez raison. — De qui avez-vous reçu cette belle montre d'or ? Je l'ai reçue de ma grand'mère. C'est une belle montre. — Vendez-moi votre cheval, voulez-vous? Je l'aime trop pour le vendre. — Où étiez-vous le mois dernier ? J'étais à Lyon. — N'avez-vous pas trop chaud ? Je n'ai jamais trop chaud.

## EXERCISE XXXVI.

Les aiguilles de votre montre sont trop petites. Elles sont d'or. Votre montre va-t-elle bien ? Elle avance de dix minutes. Alors il est deux heures vingt-cinq. — Il est temps d'apprendre ma leçon. — Combien de pages avez-vous à apprendre? Une, et j'ai deux thèmes à écrire. — A quelle heure prenez-vous votre leçon ? A une heure. Vous avez assez de temps ; vous aurez fini à midi. — J'ai peur d'être en retard. Vous avez raison. — Aurez-vous le temps de sortir aujourd'hui? Oui, j'ai envie d'aller voir mon parrain, il désire me voir. A quelle heure irez-vous? A quatre heures. — C'est bien tard. Je n'ai pas le temps d'y aller plus tôt. — Quand aurez-vous fini votre thème? Bientôt. — Votre frère a-t-il une pendule dans sa chambre? Non, il a besoin d'en avoir une, parce qu'il ne sait jamais l'heure, et il est toujours en retard. — Où avez-vous été ce matin de si bonne heure? J'avais besoin d'encre, et j'ai été en acheter. — Etes-vous sorti de meilleure heure que moi? A quelle heure êtes-vous sorti? Je suis sorti à huit heures moins un quart. Moi, je suis sorti à sept heures et demie.

## EXERCISE XXXVII.

De quoi avez-vous besoin? J'ai besoin d'argent. — Vous avez toujours besoin d'argent. Vous ne m'en donnez pas assez. Vous achetez trop de livres. Si j'avais plus d'argent, j'en achèterais beaucoup plus. Que lisez-vous maintenant? Je lis un livre de ma sœur. N'en avez-vous pas assez des vôtres? Non, voulez-vous m'en prêter? Avec plaisir. — Pourquoi ce garçon vient-il toujours trop tard? Parce qu'il n'a pas le temps de venir plus tôt; il travaille le matin de bonne heure. — Je voudrais écrire une lettre à mon oncle qui est en Allemagne, mais je n'ai pas le temps aujourd'hui. — Quelle heure est-il à votre montr ? Il est une heure seize. — Déjà si tard! Où

allez-vous? Je vais acheter des cuillers et des fourchettes d'argent. — Serez-vous ici de bonne heure? Le plus tôt possible. — Votre mari ira-t-il en Angleterre? Oui, plus tard, il n'a pas le temps maintenant. — Avez-vous jamais été à Oxford? Non, mais j'irai aussitôt que je saurai l'anglais. — Combien d'heures par jour travaillez-vous? Je travaille pendant quatre heures.

## EXERCISE XXXVIII.

Pourriez-vous me donner une leçon jeudi prochain? A quelle heure? A trois heures de l'après-midi, si vous le pouvez. Je ne puis pas, je n'aurai pas le temps. Si vous pouviez venir à dix heures du matin, je pourrais vous la donner à cette heure-là. Nous verrons. — Allez-vous souvent au théâtre? Deux ou trois fois par mois. — Aimez-vous à aller au théâtre? Beaucoup; si j'étais riche, j'irais plus souvent que je ne le fais. A quelle heure sortez-vous du théâtre? A onze heures et demie, et souvent à minuit. — C'est trop tard. — Combien de fois y avez-vous été cette semaine? J'y ai été une fois. — Que buvez-vous quand vous sortez du théâtre? Je bois un ou deux verres de bière. — Aimez-vous beaucoup la bière? Non, je n'en bois que lorsque j'ai bien soif; j'aime mieux le vin. Le fils de votre parrain est-il encore à Liverpool? Non, il est à Londres maintenant. — Voudriez-vous avoir la bonté de voir si mon dictionnaire est sur la table de ma fille? Je vais vous prêter le mien. Vous êtes bien aimable, je vous remercie. Quel jour est-ce aujourd'hui? Voyons; hier, c'était mercredi; alors c'est aujourd'hui jeudi.

## EXERCISE XXXIX.

Avez-vous pu lire ma lettre? Je l'ai lue avec beaucoup de difficulté. — Recevez-vous souvent des lettres? J'en reçois presque tous les jours. Répondez-vous à toutes? Si je n'y répondais pas, mes amis ne m'écriraient plus. — Combien avez-vous de domestiques? Nous en avons trois. En êtes-vous content? J'en suis assez content. Vous êtes bien heureux, je n'ai pas encore pu en trouver un bon. — Quel jour donnez-vous votre bal? Mardi prochain. — Vos cousines pourront-elles venir de bonne heure? Pourquoi? Je voudrais voir Marie, j'ai à lui parler d'un Monsieur qui sera à votre bal. — De Paul, peut-être? Je ne peux pas vous dire son nom aujourd'hui; je vous le dirai mercredi ou jeudi prochain. — Mes gants ne sont-ils pas sur votre commode? Je ne les ai pas vus. — Voulez-vous venir patiner

avec moi? Où allez-vous patiner? Au bois de Boulogne. C'est trop loin. Savez-vous patiner? Assez bien. — Quelle heure est-il à votre montre? Onze heures moins un quart, mais j'avance de dix minutes. — Où serez-vous l'automne prochain? Je ne sais pas encore où j'irai. Si mon père va en Italie, j'irai avec lui. — Votre oncle arrive à temps pour dîner?

## EXERCISE XL.

Votre fille demeure-t-elle encore chez sa grand'mère? Oui, sa grand' mère l'aime tant qu'elle ne veut pas la laisser revenir à la maison. — Chez qui étiez-vous hier soir? Nous étions chez Madame C. — Le Capitaine F. y était-il aussi? Oui, et son ami, le Colonel E., y était aussi. — Quand viendrez-vous chez nous? Nous pourrions y aller dimanche prochain. — Venez de bonne heure, si vous le pouvez. Nous irons à huit heures du soir. — Savez-vous si le Docteur B. est chez lui? Il sort souvent; je ne sais pas s'il est chez lui maintenant. — Qui demeure chez le professeur C.? C'est un Anglais qui est venu en France pour apprendre le français. — Chez qui envoyez-vous votre fils? Je l'envoie chez son grand-père. — Cet homme a-t-il son chez lui? Non, il demeure quelquefois chez nous, et quelquefois chez mon gendre. — M. X. est-il toujours chez les Indiens? Je ne sais pas, il n'écrit pas à sa famille. — Ce Monsieur n'est-il pas le gendre de M. R.? Je ne sais pas; c'est la première fois que je le vois. — Voyez, il entre chez M. R. — Il peut entrer chez M. R. et n'être pas son gendre.

## EXERCISE XLI.

N'avez-vous pas froid? Oui, j'ai froid. — Venez chez nous vous chauffer. J'irai avec plaisir, car j'ai bien froid. — Venez, j'ai un bon feu dans ma chambre. — N'avez-vous pas faim? Non, pas du tout. — Où est votre fils Robert? Il est chez un ami en Angleterre. — Apprend-il l'anglais? Oui, et il le parle presque aussi bien qu'un Anglais. — Prenez une tasse de thé. Avec plaisir. — Chez qui achetez-vous ce thé? Chez notre épicier. — Il est très-bon. — Travaillez-vous beaucoup? J'ai besoin de travailler; mes enfants ne peuvent pas encore travailler; ils sont trop jeunes. — Comment se porte Madame V.? Je vous remercie, elle se porte très-bien. Pourquoi ne vient-elle pas voir ma femme? Elle serait très-heureuse d'aller quelquefois chez vous, mais elle ne peut pas, elle n'a pas le temps. — Alors ma femme ira la voir. — Avez-vous encore beaucoup de monnaie anglaise? J'ai encore trois livres, cinq schellings et deux pence. — Chez qui avez-

vous dîné hier? J'ai dîné chez mon ami le Colonel S. — Y avait-il beaucoup de monde? Non, il n'y avait que le Capitaine B. et moi. — Voyez-vous quelquefois le Baron R.? Je le vois de temps en temps chez Madame de K. — Il est déjà vieux; quel âge a-t-il? Soixante-douze ans.

## EXERCISE XLII.

Qui cherchez-vous? Je cherche mon domestique. Il est peut-être sorti. Il ne sort jamais le soir. — Je l'ai vu il y a une demi-heure. — Y a-t-il longtemps que vous avez cette table de toilette? Il y a plus de douze ans que je l'ai. — Combien de temps y a-t-il que vous avez les fauteuils qui sont dans votre salon? Je les ai achetés il y a cinq ans. Ils sont très-beaux. — Y a-t-il longtemps que vos parents sont morts? Ma mère est morte il y a douze ans, et mon père mourut il y a quinze ans. — Avez-vous entendu parler de l'Anglais qui demeure chez M. H.? Oui, je le connais un peu. Il viendra chez nous ce soir; il chantera. Je voudrais bien l'entendre. — Venez à neuf heures, et vous l'entendrez. — Votre chambre à coucher est bien petite; pourquoi n'en prenez-vous pas une plus grande? Parce que j'aime la mienne; il y a plus de sept ans que je l'habite.

## EXERCISE XLIII.

Que dites-vous? Je dis que vous êtes mon meilleur ami. Il y a longtemps que nous sommes amis. — Il y a plus de trente ans. — Que cherchez-vous? Je cherche mon porte-plume; ne l'avez-vous pas vu? Je l'ai vu sur votre pupitre il y a cinq minutes. — Je ne sais pas du tout où il est. — Y a-t-il des voleurs dans votre maison? Je ne pense pas. — Voyagerez-vous l'été prochain? Je n'ai pas le temps de voyager. Ne voyagez-vous jamais? Pas souvent; il y a trois ans, j'ai été en France. — Connaissez-vous les messieurs qui étaient chez Madame C.? Ce sont des amis de son mari; je ne les avais jamais vus. Y a-t-il loin de Paris à Fontainebleau? Il y a quarante-huit kilomètres. — Comprenez-vous tout ce que vous lisez en français? Je comprends presque tout. — Que veut cet homme? Je sais ce qu'il veut; il a besoin d'argent; il a toujours soif, et il n'a jamais d'argent.

## EXERCISE XLIV.

Ce bois de lit est bien beau; est-il neuf? Le bois de lit, le sommier et les matelas sont neufs, car je les ai achetés il y a trois semaines. —

Les couvertures sont trop petites. Oui, ma mère en achètera d'autres. — Pourriez-vous me dire si quelqu'un est venu chez mon frère aujourd'hui? Je n'ai vu personne. — Y avait-il beaucoup de monde au bal de Madame K.? Ma sœur m'a dit qu'il y avait beaucoup de monde, et surtout de belles dames. — Voilà la dame dont le mari est mort il y a quelques jours; tout le monde dit que c'était le plus honnête homme de la ville. — Votre ami a-t-il visité toute la ville? Il dit qu'il a été partout. — Avez-vous été quelque part aujourd'hui? Je n'ai été nulle part; je suis resté à la maison, parce que j'avais à écrire.—Quelqu'un a-t-il chanté hier soir? Mademoiselle P. a chanté plusieurs fois. — Elle chante donc bien? Très-bien.

## EXERCISE XLV.

Comprenez-vous tout ce que cette dame dit? Elle parle trop mal le français; souvent je ne l'écoute pas. — Quand m'enverrez-vous vos deux petites filles? Je vous les enverrai mardi prochain. — Puis-je les voir maintenant? Elles sont sorties avec une amie. — Quel âge a l'ainée? Elle aura dix ans le mois prochain. — Combien d'enfants avez-vous? J'en ai quatre maintenant. Combien y a-t-il que votre père est mort? Il y a trois ans qu'il est mort. — Quel âge avait-il? Il n'était pas vieux; il avait soixante-trois ans. — Envoyez-vous vos enfants à l'école? Non, un professeur vient leur donner des leçons. — Quel jour est-ce aujourd'hui? C'est samedi. — Ne pourriez-vous pas aller au bois de Boulogne? nous pourrions nous y rencontrer de deux à trois heures. Nous irons, s'il ne fait pas trop chaud. Au revoir.

# TRANSLATIONS

## CORRESPONDING TO THE FIRST TWENTY-FIVE LESSONS.

---

### 1.

Has he the fork? He has the fork and spoon. They have the beer. We have the sugar. She has the knife. Have they the glasses? They have the glasses. Have you the wine? I have the wine and water. Has she the meat? Yes, madam, she has the meat, bread, and water. I have the beer. They have the eggs, milk, and sugar. Have you the bread? Yes, sir; we have the bread, wine, and meat.

### 2.

Have you a plate and a glass? I have no plate, but I have some glasses and bottles. Has she any pepper? No, madam, she has none. Have they any cheese? They have some cheese. Has he any butter? He has no butter, but he has some eggs. We have not any tea. They have a decanter, a bottle, and some glasses. We have not any salt. Has she any cream? She has some milk, but she has no cream. Have you a knife? I have one. He has some bread and meat. They have no wine. They have some beer.

### 3.

Is it nice? It is very nice. Is he not very tall? He is very tall. Have you any old wine? We have some very good old wine. Are they naughty? No, they are very good. Is she very pretty? She is pretty, and very kind. Is he ugly? He is ugly, and very wicked. Have you any good beer? I have no beer. We have some good tea. They are very old. They have no chocolate. I have a small fork, a large spoon, and a bad knife. We have some very old cheese.

4.

Are they not very amiable? They are amiable, industrious, and happy. Are you not angry? Not at all. Is she lazy? On the contrary, she is very industrious. Are you tired? I am not. She is very unfortunate. He is very rich. They are not happy. He is very dirty. We are not satisfied. It is very clean. Are you not displeased? Are they not lazy? She is not pretty. She is not very young. They are not at all poor. They have some very bad wine. Have you not any clean water? We have very bad water. Is he not very kind? He is. Is she amiable? She is amiable, young, and very pretty.

5.

Is she very glad? She is. How is your father? He is pretty well, thank you. Is it not very cold to-day? It is cold and damp. Are you cold? I am very cold. Is he not very obstinate? He is obstinate and inquisitive. It is astonishing. I am sorry for it. She is very modest. We are wet. It is very damp to-day. Are they right? They are wrong, and you are right. Is she thirsty? She is thirsty and hungry. How are you to-day? I am very well, thank you; and you? Did you sleep well last night? Very well. Is it not very necessary? Is it not very dark here? Are you sleepy? Is she not afraid? Is he not ashamed? Are you warm? Is he cold?

6.

Do you know my father? I know your father, and his brother also. I love my parents; they are very kind. I am very fond of children. I like my cousins. Do they know your sons? Yes, they do. Have you not an uncle? I have uncles and aunts. Do you know her daughter? I know her daughter and sons. Have you not my knife? I have not. Do they like chocolate? They like it. Do you know their parents? Yes, I know them. Do you love your brother? I love him very much. Our nephews and nieces are very happy. I have some very good friends. My mother is right, and you are wrong. Your little sister is very gentle. My father is very tired.

7.

To whom do you give this book? I give it to my sister. Whose

dictionary is this? It is my brother's. Have you not my copy-book? I have not; I have my little sister's. These books are my nephew's. That letter paper is my son's. Those envelopes belong to my friend. To whom do you lend your ink-stand? I lend it to my uncle. Do you not like that pencil? I do not. Who answers your aunt's letters? My mother. Do you write too much? I do not. Whose pens are these? My cousin's. Does your child speak too much? He does not. Do you see my sister's pencil? Yes, it is a good one. Does your father like this paper? Which? This. I do not know.

8.

Have you not a headache? Yes, I have a violent headache and a very bad cold. What is the matter with your niece? She has sore eyes. Have you time to cut this? Not to-day, I am in a hurry. Do you intend to write your letters to-day? I intend to write to my uncle and to my brother. Who cuts your hair? My hair-dresser. Do you know my nephew? Which one? He who has pains in his legs? Yes; what is the matter with him? He is very unfortunate. Does he not work too much? Yes; he is too industrious. They who intend to lend you this are my brother's friends. They are very kind. Do you walk much? I walk very much. Those who walk much do not work much. I walk too much.

9.

Can you drink a glass of wine? Is your wine old? Not very. I do not like wine, I like beer better. What meat is this? It is veal; do you like it? I like beef better. Can you not dine with us to-day? I can not; I have to work with my uncle. Do your little nieces like apples? Children like apples, pears, and peaches. To-day, we have a leg of mutton and fowls for dinner. I do not like mutton. May I take a peach? Do. Have you not a good appetite? I have no appetite at all. What are you going to give those children? Some oranges. Can you lend me your dictionary? My brother has it. Can your son breakfast with us? He can, and will do so with pleasure.

10.

Whose hat is this? It is mine, and that one is my father's. Where is Paul's? I do not see it. Will you not buy a new umbrella? I

intend to buy one. I wish to buy gloves, shirts, socks, and neck-ties; where can I buy them? Rue de Rivoli. Has not your friend a new coat? Yes; and new trousers and a new waistcoat. Do you often wear these boots? They are not mine; they are my brother's. Will you lend us some paper? With pleasure, but my paper is very bad. Has not your sister her mother's watch? No; she has hers. Will you dine with us to-day? With pleasure. Do you like veal? I like it very much. Do you drink wine? I drink wine with water. You do not eat? I have not much appetite.

## 11.

How old is that man? I do not know, but he is older than my mother. Is that young lady as old as my sister? She is younger. Is that boy as lazy as ours? I do not know a more lazy boy than my son. How old is he? He is fourteen. Is he the eldest? Yes. Had you not a daughter? No; we had a niece, who is dead; she was the nicest little girl in the village. Who is that woman? She is our neighbor's wife. Have you as many servants as we? I have never had more than one servant. Has your grocer good coffee? He has the best coffee in the town. Do you write as well as your cousin? He writes better than I. Do you often drink beer? No, I never drink it; I do not like beer. Which wine do you like best, this or that? I like this better than that. Do you always drink good wine? Not always.

## 12.

Have you several godsons? I have three godsons and two goddaughters. Do you often see them? I see them twice a year, and I give them ten francs each. Do you often dine with your grandfather? Three times a week. Are there many bakers in the town? There are more than a hundred. Is your grandmother still alive? Yes; do you know how many grandchildren she has? No, I do not. She has, in all, twenty-three grandchildren—sixteen grandsons and seven granddaughters. Have you not two brothers-in-law? I have neither brothers-in-law nor sisters-in-law. Do you like your stepmother? Yes; she is very kind. How many brothers have you? I have four brothers; I am the youngest.

## 13.

Had not your grandfather a gold snuff-box? No, it was a sil-

ver one. Did you walk much yesterday? Yes; I was very tired. Have you been able to see the gentleman to whom you intended to speak? I did not go there yesterday. Where did you go? I went to breakfast with my godmother. How is she? She is very well. When I broke my crystal inkstand you were very angry with me. Our dining-room is much larger than yours. Yesterday my sisters bought very nice silk dresses. Formerly I wore boots, when I was a young man. Did you not think of us when you were in France? I thought of you several times a day. It was very cold yesterday. I learned two lessons a week. I broke five glasses and two wine bottles yesterday. I often went to see my sister-in-law.

## 14.

I do not like bright colors. I am going to learn the fourteenth lesson. They were going to see their neighbors when I saw them. My sister was mending my waistcoat when your mother came to speak to her. I like neither blue, nor yellow, nor green dresses; I like gray and black ones better. Yesterday I bought some white cotton socks, silk handkerchiefs, three black silk neck-ties, and a violet dress. I write to my grandmother once a week. I take a lesson every other day. Now I am going to learn my lesson for tomorrow. Where did you meet your friend Paul? I met him when I was going to take my lesson. My aunt likes dark colors, especially black. My friend comes to see me every day. My son tears his trousers nearly every day.

## 15.

The doors of your house do not shut well. Your chairs are almost all broken. You have too much fire in your room. Have you many arm-chairs? We have seven or eight. Have you bought another table? Not yet. Your servant has not opened the windows of your room. We have not enough beds. Your red carpet is too small. My uncle has not much coal. Have you burnt much wood? You have torn your coat. I have met my best friend. I have learned my lesson very well. We have seen many houses burnt. We have not many carpets. Those children have taken too much bread. I have already given my watch to my brother. Whose watch-key is this? It is my father's. I always have a headache when I put on this hat. I have received several letters. I have not yet learned my lesson.

## 16.

My brother-in-law accompanied me yesterday to the Bois de Boulogne. I have already traveled a great deal. Have you been to the Champs-Elysées? I go there from time to time. Where is your sister going? She is going to church. Do you not accompany her? No, I have not time. Have you ever been to the College of France? I have been there three or four times. My cousin came long before his mother. Your nephew came in long after my brother. Yesterday my sister received a very nice silver pen-holder, and was, of course, very much pleased. Have you visited our market? I have visited it several times. Shall you remain here long? I intend to remain two days with my grandfather.

## 17.

Has your father much gold? Once he had a good deal, but now he has very little. Have you change for a five-franc piece? I have not enough; I have only pence. Have you a little more paper to give me? I have no more letter paper, but I have some sheets of yellow paper. When shall you be a godfather? I do not know yet. Will you lend me a few shillings? How many do you wish? Three or four. Your son has too much money. I only give him two shillings a month. I have no more gold. There are no more guineas. I have never seen a farthing. Shall you have a new hat? We have very few gold pieces.

## 18.

When shall you go to England? We shall go to London soon. Do you begin to speak English? I begin to understand Englishmen when they speak together; and I can speak it pretty well. Why does your brother not learn it? Because he does not like English. Why not? I do n't know. Will you go to Liverpool? Perhaps. Can you understand that Englishman? Not always. Shall I give you some pens? Yes, I have not a good one. I will give you my book, for I do not like it. When will those Englishmen go to Paris? They intend to go very soon. Will they remain long in Paris? Two months. Do they speak French? They speak and understand it a little. Those French ladies speak English very well.

## 19.

Should you like to sell your horse? I should like to sell it, if I could buy a better one. How many dogs have you? I have only one. Has your farmer any calves to sell? I know that he has three to sell. If Mr. B. had known that, he would have bought them. Come and see me as soon as you receive money from Mr. G. I have so many cats, that I will give you as many as you like. Would your grandson go to England if my son went with him? I think he would. When will your son start? When he has received his money. Would you go out if it were warm? I think I should. My uncle has bought two donkeys, four mules, six oxen, and two cows.

## 20.

Would your sister be so kind as to come and see my wife in the afternoon? My sister is not in Paris now; she has gone to see her grandmother, and will not be here before day after to-morrow. What day of the month is it to-day? It is the twenty-sixth. Be so kind as to study the nineteenth lesson. Let us go out; it is not too cold. From whom have you received this nice little bird? From my sister-in-law. Where do you intend to go to-morrow morning? I intend to go to the Bois de Boulogne; come with me, will you? I should be glad to go with you if I had time. Give me a peach, if you please. Let us study our lessons. Come and see me this evening. Do not be afraid. Write to my grandmother, if you please. Has she answered your letter? Not yet.

## 21.

Why did you not come sooner? I am not late; I come in time. Your cousin is always late. At what o'clock do you wish to have your coffee? At seven o'clock, if it is not too early. It is rather early; you can have it at a quarter past seven. What time is it? It is twenty-five minutes to three. Your clock is too fast, I think; by my watch it is only half-past two. Study your lesson, and, above all, know it better than that of yesterday. I will study it so well that you will be satisfied with me. Did you wind up your watch this morning? I wound it up yesterday evening. Does it always keep good time? It gains about two minutes a day. Do you want any paper? No, thank you; I have a great quantity of letter paper.

## 22.

What day was it yesterday? It was Friday. Then to-morrow will be Sunday. I like Sunday, because I do not study, and I go to church with my parents. Which season do you like best? I like autumn, because I do not go to school. Do you skate in winter? I can not skate. Do you go to the theater sometimes? About once a month in winter. Can you dance? Very little. Have you found your umbrella? I found it in your brother's room. Do you always come in time? I always come before Arthur; only he studies much better than I. Have you all your books? Yes; they are all upon my table. When will you begin to study German? Perhaps I shall begin next month.

## 23.

Where does Mr. L. live; do you know? He lives at Mr. D.'s. Do you know Miss C.? I saw her at Mrs. S.'s on Thursday last. Is she as pretty as her cousin? I do not know her cousin. To whose house do you intend to go this evening? I think I shall go to my aunt's. Where does she live? She lives far off in the Champs-Elysées. Do you often see Lieutenant M.? I see him once a week, when I go to Baron J.'s. Could you send me a little of your old wine? I could not send you more than one bottle, because I want it for my old father, who can not drink any other wine. Then do not send me any of it. Do you know the ladies who were at our house last Saturday. No; I do not know them. My sister is going home.

## 24.

How long have you had this sofa? For some years. Have you heard any thing of Miss W.? I have not heard any thing of her for a long while. Does she not sing very well? She sings much better than Mrs. K. Hear this little girl who sings. Who is she? She is our neighbor's daughter. How old is she? She is about twelve. Have you been here long? About half an hour. Two days ago, I found upon my toilet-table some soap, some pomade, a tooth-brush, and a hair-brush, which my aunt had bought for me; is she not very good? You are very lucky to have so good an aunt. She gives me every thing that I want. How long is it since your uncle died? He has been dead three years. When did your cousin die? He has been dead five years. What do you wish to say to

me? I wish to say to you that your servant has broken your son's inkstand.

25.

Have you any thing to tell me. I have nothing to tell you; but my brother wishes to speak to you. Were there many people at your ball? There were about thirty persons. Could you tell me where Mrs. F. lives? The lady whose son is dead? No; the lady of whom you spoke to me several days ago. She is not in Paris now: she is traveling in England. I have been almost every-where, and I can not find some books that I need. Have you a good bed? Yes; I have a hair-mattress, two mattresses, and two blankets. Could you give me some matches? Take as many as you wish. Here is your candlestick; do you not wish to take it? I do not need it now. Every body is talking of the gentleman whose two sons died last week: the eldest died Wednesday, and the other, two days after.

---

*Extract from Nouvelle's Génevoises.*

In order to utilize my vacation, my uncle has advised me to read a number of big books full of science. So, I get up early, I go to my table, I seat myself, I cross my legs, then I open at the place—but see what happens to me.

At the end of a half hour, my mind as well as my eyes, commences to make excursions to the right and left. It is at first upon the margin of the quarto, where I scratch a yellow speck, I blow a hair, I detach a straw with all kinds of ingenious precautions; it is then upon the stopper of my inkstand, all covered with curious little details, each one of which occupies me in its turn. After which, I willingly throw myself upon the back of my arm-chair, thrusting out my feet and crossing my hands above my head. In this situation, it becomes very difficult not to whistle some little air, all the while following with a vague attention the bounds of a fly that wishes to go out at the window.

But my joints beginning to stiffen, I get up, with both hands in my pockets, to take a little walk, which leads me to the end of my room. There, meeting the blank wall, I turn back very naturally toward the window, against which I beat with the ends of my finger-nails a pretty

tattoo, in which I excel. But a carriage passes, a dog barks, or there is nothing at all; I must see what it is. I open the window. Once there, I have come to know that I am there for a long time.

The window! it is the true time-killer for a student. But, in this as in every thing else, one advances by degrees. At first it is simple, recreative lounging. One looks in the air, fixes a straw, blows a feather, examines a spider's web, or spits on a certain stone in the pavement. Such things consume entire hours on account of their importance.

I am not joking. Imagine a man who has never had such experiences. Who is he? Who can he be? A foolish creature, wholly material and positive, without thought, without poetry, who descends the slope of life without ever stopping, deviating, looking around him, or striking out. He is an automaton, which travels from life to death as an engine goes from Liverpool to Manchester.

Yes; lounging is a necessity, at least once in life, and especially at eighteen, when one leaves school. It is in lounging that the soul, dried up by old books, revives; it halts to recognize itself; it ends its life of borrowing to begin its own life.

One entire summer passed in this state does not seem to me too much in a careful education. It is even probable that one summer would by no means suffice to make a great man: Socrates lounged some years; Rousseau, until forty years of age; La Fontaine, all his life. But then I have not seen this precept laid down in any work on education.

These practices of which I have just spoken, form, then, the basis of all real and solid instruction. In reality, it is while the senses find in them innocent nourishment, that the mind obtains calmness, at first; then, the disposition to observe; finally, as a consequence, the habit of classifying, of coördinating, and of generalizing. And now he has, by himself, arrived at that philosophic method recommended by Bacon, and put in practice by Newton, who, lounging in his garden one day and seeing an apple fall, discovered the attraction of gravitation.

The student at his window does not discover gravitation; but by a very similar process — by means of watching the street — there comes to his brain a crowd of ideas, which, old or new in themselves, are at least new to him, and prove clearly that he has improved his time.

And these ideas coming into his head to knock against his former unnatural ideas, from the shock still other lights originate, and you

see one who, in the very fixing of a bit of straw, compares, chooses, and makes himself a learned man in a twinkling. And what a charming way of laboring, this wasting one's time!

But although strictly one straw suffices for lounging to advantage, I ought to say that I do not confine myself to that, because my window embraces an admirable collection of objects.

Opposite is a hospital, an immense building, where nothing enters or goes out that does not pay me tribute. I perceive intentions, divine causes, or pierce the consequences. And I am seldom deceived, because, searching the face of the door-keeper in each new case, I read there a thousand curious things about the people. Nothing marks social distinctions better than the face of a door-keeper. It is an admirable mirror, where are painted, in all their degrees, cringing respect, protective obsequiousness, or brutal disdain — a mirror, changing, but faithful.

Facing my window, a little higher, is that of one of the wards of the hospital. From the place where I work I see the obscure ceiling; sometimes, the sinister nurse, with his nose against the glass, looking into the street. If I mount upon my table, then my eyes plunge into this sad abode, where pain, agony, and death have spread out their victims on two long lines of beds. A sad spectacle, where often, nevertheless, a gloomy interest attracts me, when at the sight of some unfortunate who is dying, my imagination hovers around his bedside, and feeds on that melancholy charm always attached to the mystery which envelops the destiny of man.

To the left, at the end of the street, is the church, solitary during the week, filled up on Sunday and resounding with pious hymns. There, also, I see who enters; I see who goes out. I conjecture, but less surely. In short, there is no door-keeper. And if there was one, I should not be much better off; because it is the characteristic of a door-keeper to stop at the coat; beyond that he is blind, mute, deaf, and his face reflects nothing more. But it is the souls of those who frequent the church that it interests me to know; unhappily, the soul is beneath the coat, beneath the waistcoat, beneath the shirt, beneath the skin—and yet very often it is not there, having gone out to walk during the sermon. I go on, then, groping my way, hesitating, supposing, and I am none the worse for that; because it is precisely the vague, the doubtful, the uncertain, which is the food as well as the delight of lounging. At the right, is the fountain, where servants, under-cooks, waiters, and gossips cluster about the blue water. There they talk sweet nothings to the murmur of the

bucket as it fills; they tell of the insolence of masters, the tiresomeness of service, the secret of households. It is my newspaper; so much the more piquant; because, not understanding every thing, it is often necessary to guess.

Above, between the roofs, I see the sky, sometimes blue, profound; sometimes gray, bordered by floating clouds; at other times, traversed by a long flight of birds emigrating to distant shores, far from our cities and our fields. It is by the sky that I am in connection with the exterior world — with space and the infinite.

# KEY

TO

# DUFFET'S FRENCH METHOD.

---

## PART II.

### EXERCISE I.

On nous a dit que vous alliez voyager; est-ce vrai? Oui, c'est vrai; je vais partir pour l'Angleterre. Allez-vous chercher votre fils? Pas encore, je vais seulement le voir; il n'y a pas assez longtemps qu'il est en Angleterre pour pouvoir parler l'anglais couramment. Combien y a-t-il qu'il y est? Il y a quatre mois. Etudie-t-on bien dans le collége où il est? On dit que c'est un des meilleurs colléges d'Angleterre. Va-t-on le voir quelquefois? Personne ne va le voir. On m'a dit que votre femme est malade; est-ce vrai? Ma femme se porte mieux que moi; elle va très-bien. Vous ne vieillissez pas. Au contraire, je trouve que je vieillis beaucoup, et je pense que je ne connaîtrai pas la vieillesse; je mourrai avant cette période de la vie. L'enfance est l'âge le plus heureux de la vie. On recueille dans l'âge mûr ce qu'on a semé dans la jeunesse. Ma fille ne veut plus étudier l'anglais; elle dit qu'elle veut essayer d'apprendre l'allemand. Pourquoi désire-t-elle apprendre l'allemand? Parce que deux de ses amies l'apprennent. Elle en sera bientôt fatiguée; elle a tort de ne pas continuer l'anglais.

*Jeanne a sa Mère.*

Paris, le 24 juillet 1872.

Ma chère mère,

Me voici arrivée à Paris en bonne santé. Cependant je suis triste,

bien triste. Vous allez dire que je suis une enfant; mais je ne puis vous cacher que j'ai beaucoup pleuré pendant mon voyage. Je sais combien vous m'aimez; je ne veux donc plus vous en parler pour ne pas vous affliger.

Vous aviez bien raison de me vanter Madame S. Elle est si douce et si bonne, qu'on l'aime dès qu'on la voit. Aussitôt que j'entrai chez elle, elle me serra contre son cœur, justement comme vous faites quand vous êtes contente de moi.

Adieu, ma chère mère. Embrassez pour moi ma petite sœur, et soyez assurée que je serai toujours

Votre très-affectueuse fille,

JEANNE.

## EXERCISE II.

M. A. fait-il beaucoup d'affaires maintenant? Non, il ne fait presque rien; il s'endette tous les jours. Savez-vous s'il doit beaucoup? On m'a dit qu'il doit déjà plus de trente mille francs. A-t-il des biens immeubles? Il en a pour environ quatre-vingt mille francs. Pourquoi dépensez-vous tant, mon ami? Je ne dépense pas autant que mon frère. Empruntez-vous quelquefois de l'argent? Pas souvent; cependant Arthur m'en prête quelquefois. Ne faites pas cela; la pire chose que vous puissiez faire est de contracter des dettes: on est si heureux quand on ne doit rien. Vous devez vingt francs à mon neveu, et vous n'en parliez pas. Mon fils ne doit rien; j'en suis bien aise. Qu'avez-vous fait aujourd'hui? J'ai travaillé toute la matinée; j'ai déjeuné à midi, et je suis sorti toute l'après-midi. N'avez-vous été voir personne? J'ai été chez M. K., mais il n'était pas à la maison. Chez qui irez-vous ce soir? Je pense que je ne sortirai pas; j'ai beaucoup à faire à la maison. Plus je vois votre salon, plus je le trouve beau.

### *Comment Frédéric le Grand aimait à être servi.*

Un domestique entra un jour de très-grand matin dans la chambre de Frédéric le Grand, pour le réveiller, d'après son ordre. Le roi qui ne se sentait pas encore la moindre envie de se lever répondit en bâillant: Laisse-moi dormir encore un peu; je suis très-fatigué. Votre Majesté m'a ordonné de venir de bonne heure, répondit le domestique.—Encore un quart d'heure, te dis-je.—Pas une minute, Sire, il est quatre heures, et il faut vous lever.—Bon, dit le roi, en

se levant, tu es un bon domestique; voilà comment j'aime à être servi.

*L'indiscrétion.*

Une dame qui écrivait une lettre s'aperçut qu'un jeune homme lisait cette lettre par-dessus son épaule. Alors elle ajouta: J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais M. N. est derrière moi, et lit tout ce que j'écris.—Pardon, Madame, s'écria l'indiscret, je n'ai rien lu.

## EXERCISE III.

Pensez-vous quelquefois à votre vieil ami? Oui, j'y pense bien souvent. Savez-vous combien mon frère a payé sa montre? Deux cents francs, peut-être. Beaucoup plus; voyez, voilà la facture. Quatre cent quatre-vingts francs! Et je vois qu'il l'a payée comptant, car la facture est acquittée. Il a vendu deux actions sur lesquelles il a gagné quatre cents francs; avec cela il a acheté cette belle montre d'or. Votre père a-t-il beaucoup perdu pendant la guerre? Il a perdu plus de quarante mille francs, et un de ses débiteurs lui fera peut-être encore perdre vingt autres mille francs. Beaucoup de monde a perdu par cette malheureuse guerre. Pourriez-vous me dire où demeure maintenant M. S.? Il demeure dans la maison où je demeurais, il y a une dizaine d'années. Il me doit de l'argent, et il ne m'en parle pas. Vous doit-il beaucoup? Il me doit deux mille francs que je lui ai prêtés l'année dernière. C'est un très-honnête homme; mais il a entrepris une affaire où il a beaucoup, perdu et je ne pense pas qu'il puisse vous donner d'argent maintenant. Monsieur G. est-il parvenu à s'enrichir en Angleterre? Il ne sera jamais riche, parce qu'il dépense trop. Je ne puis vous payer ce que je vous dois; voilà pourquoi je ne vais pas vous voir. Avez-vous mis du bois dans le poêle? Je n'y en ai pas encore mis, mais je vais y en mettre. Mettez-y aussi un peu de charbon. M. E. est-il parvenu à trouver un acheteur pour sa vieille maison? Il pense qu'il y est enfin parvenu.

*Un Piége.*

Le curé d'une petite commune des environs de Saint-Denis s'était aperçu que, depuis quelque temps, des vols se commettaient chez lui pendant que son ministère l'appelait ailleurs. Fatigué de ces vols continus, le bon curé chargea un habitant de sa commune de

surveiller sa maison pendant la messe. La cloche avait à peine appelé les paroissiens à l'église, que le surveillant vit une échelle placée contre le mur du jardin. Bientôt après, un homme parut sur le mur et descendit doucement dans le jardin. Cet homme s'introduisit dans la maison où il se trouva tête à tête avec le surveillant. —Que venez-vous faire ici? demanda celui-ci.—Ma foi, dit le premier, je viens...—Ah! sans doute pour voler le curé; alors nous sommes ici pour la même chose.—Puisque la messe ne fait que de commencer, ajouta le gardien, si nous buvions d'abord une bouteille à la santé du curé?...—Tiens, c'est une bonne idée.—Et l'on se dirigea vers la cave; mais la porte une fois ouverte, le voleur fut poussé dedans et on ferma la porte à clef.—Une heure après, le piége était ouvert, et le voleur passait de la cave en prison.

## EXERCISE IV.

Faut-il que je vienne de meilleure heure? Il faudrait que vous pussiez venir une demi-heure plus tôt. Je tâcherai de venir à huit heures. Il faut que vous soyez ici un peu avant huit heures. Faut-il travailler longtemps pour apprendre l'allemand? Il faut travailler longtemps et beaucoup; l'allemand est beaucoup plus difficile que l'anglais. Ne faudrait-il pas que ce garçon écrivît à ses parents? Il faut qu'il leur écrive une fois par semaine. Ne vous faut-il pas un cheval? Il m'en faudrait même deux. Ne faut-il pas que vous alliez voir votre grand-père? Il faut que j'aille dîner avec lui, car j'y vais tous les dimanches; et si je n'y allais pas, il serait fâché contre moi. Combien vous faut-il de commis? Il m'en faudrait vingt. Votre caissier est-il honnête? Oui; il y a seize ans qu'il est dans la maison. Faut-il des plumes à votre petite fille? Il lui faut des plumes, du papier et de l'encre. A-t-il fallu que vous alliez en Angleterre? Il m'a fallu y aller trois fois, et je n'ai pas été payé. Vous faut-il beaucoup de charbon pour l'hiver? Il nous en faut sept mille kilos. Connaissez-vous Mademoiselle Marie, fille de Madame R.? Je la connais très-peu; l'année dernière, je l'ai rencontrée avec sa mère dans les Pyrénées. Les Anglais voyagent beaucoup, n'est-ce pas? Beaucoup plus que les Français; on en rencontre partout. Je crois que les Américains voyagent encore plus que les Anglais.

*Un Auditoire peu nombreux.*

Avez-vous jamais pénétré dans une de ces chambres obscures du

Collége de France, où l'on trouve des savants qui montent en chaire sans oser regarder la salle, et parlent pour les bancs pendant soixante minutes? Ce sont des professeurs sans élèves; ils enseignent l'hébreu ou l'arabe. Un de ces professeurs, après avoir parlé une heure entière, avait encore quelque chose à dire. Ne voulant pas pourtant abuser de la complaisance de l'unique auditeur qui eût attendu la fin de sa leçon, il s'adressa ainsi à lui :

—Je réclamerai, Monsieur, votre indulgence cinq minutes de plus.
—Oh! Monsieur, répondit l'auditeur, ne vous pressez pas; j'ai tout mon temps.
—Monsieur, je vous remercie.
—Oh! de rien, de rien! voyez-vous, être ici ou ailleurs, ça m'est bien égal.
—Vous avez donc du loisir?
—Moi, je suis à l'heure.

Le professeur reconnut alors le cocher qui l'avait amené au Collége de France.

## EXERCISE V.

Quel est le montant de cette traite? Elle se monte à cinq cent quatre-vingts francs soixante-cinq centimes. Mon fils ne vous doit-il pas d'argent? Je lui ai prêté trente francs il y a quelques jours; je lui ai dit qu'il tâche de me rembourser le plus tôt possible, parce que je dois payer mon vin la semaine prochaine. Il aurait dû m'en parler; je vais vous rembourser ces trente francs, les voici. Vous ne devriez pas prêter d'argent à mon fils, car je lui en donne assez, plus même qu'il ne devrait en dépenser. Les jeunes gens sont presque tous les mêmes. Il faut que je vous dise que votre fils doit encore dix francs à Charles. Qui sait s'il ne doit pas d'autres sommes? Madame C. a-t-elle pu comprendre cette Anglaise? Oui, elle l'a bien comprise. Voudrait-elle bien me traduire cette lettre; ma sœur n'a pas pu la traduire. Quand M. Paul doit-il commencer à apprendre l'anglais? Il commencera aussitôt que M. L. aura le temps de lui donner des leçons. Faudra-t-il que Paul aille chez le professeur? Non; M. L. viendra chez Paul trois fois par semaine. L'anglais n'est pas difficile; on peut l'apprendre en quelques mois. Il est vrai que la grammaire n'est pas difficile; mais la prononciation l'est, et il faut apprendre les mots. Avec une mémoire comme la vôtre, on sait bientôt une langue.

*Malice de François Ier.*

On dit que les Espagnols, pour humilier François Ier captif, avaient obtenu qu'on baisserait la porte de sa chambre, afin que le roi fût obligé de s'incliner pour sortir, geste qu'on ne manquerait pas de prendre pour un salut. Le roi, ajoute-t-on, déconcerta toutes leurs mesures; il sortit à reculons, le dos tourné aux grands d'Espagne.

*Le médecin et son malade.*

Ah! ah! vous êtes mieux, et le pouls est excellent; vous avez, je le vois, suivi mon ordonnance.—Suivi? non pas, s'il vous plaît, je me serais cassé le cou.—Comment cela? je ne vous comprends pas. —C'est que je l'ai jetée du troisième par la fenêtre, et je suis guéri.

*Un député muet.*

Un député dit à l'un de ses collègues: Vous n'avez pas encore ouvert la bouche dans la Chambre.—Vous vous trompez, lui répondit celui ci, car toutes les fois que vous avez parlé, je n'ai pu m'empêcher de bâiller.

## EXERCISE VI.

Le vent souffle aujourd'hui, n'est-ce pas? Oui, je n'ai pas pu dormir cette nuit. Vous devriez tâcher de ne pas tant bégayer quand vous parlez; respirez plus souvent, et vous bégaierez moins. Il vous faut tâcher aussi de ne pas éternuer si fort. Je suis très-enrhumé; voilà pourquoi j'ai tant éternué ce soir. Ne vous êtes-vous pas servi de mon porte-plume? Non, je me suis servi du mien. Qu'avez-vous fait des livres de ma fille? Je ne m'en suis pas servi. Votre petit garçon a beaucoup maigri, n'est-ce pas? Oui, il vient d'être bien malade. Vos autres enfants se portent bien, n'est-ce pas? Très-bien, merci. Pourquoi ne vous reposez-vous pas? J'ai beaucoup à faire ce matin, et après-midi je dois sortir avec Madame D. pour faire des emplettes. Vous êtes toujours pressée. Il y a tant à faire dans une maison. C'est vrai. D'où vient M. R.? Il vient de Londres. Il n'y a pas longtemps qu'il est arrivé, n'est-ce pas? Il vient d'arriver. Vous avez bien chaud, n'est-ce pas? J'ai chaud et soif. Venez boire un verre de bière fraîche. Avec plaisir. Votre père se sert encore de mon cheval, n'est-ce pas? Oui; mais si vous en avez besoin, il vous faut le dire. Il me le faudra demain; je n'en

ai pas besoin aujourd'hui. Il est très-bien chez vous, vous le nourrissez bien. Qu'avez-vous fait de mon parapluie? Je ne m'en suis pas servi ; n'est-ce pas celui-ci ? Oui ; je ne le voyais pas.

*Rossini et le pianiste.*

Rossini reçut un jour chez lui un pianiste des plus échevelés. Le maëstro fut d'une politesse exquise ; mais tout en conversant avec le visiteur, il se plaça devant le piano afin d'empêcher le pianiste de s'en approcher.

Le pianiste, qui s'aperçut de la ruse, prit l'instrument d'assaut.

Voulez-vous, maëstro, que je vous joue une de mes dernières compositions ?

Rossini ne le désirait pas, mais le pianiste insista, et se mit à jouer avec délire.

Après une demi-heure d'ouragan, il se lève, pâle et inondé de sueur.

Eh bien ! maëstro, comment trouvez-vous cela ?

Je trouve, répond Rossini, je trouve cela étonnant. Vous êtes plus fort que Dieu : Dieu a fait le monde ; vous venez de faire le chaos.

## EXERCISE VII.

J'ai rêvé cette nuit que Monsieur et Madame P. étaient morts. Et moi, j'ai rêvé que j'avais gagné beaucoup d'argent avec lequel j'avais acheté une belle montre en or. Quant à moi, je ne rêve jamais ; mais je me réveille souvent, parce que mon frère ronfle toute la nuit. C'est pour cela que vous vous endormez si souvent pendant la journée. Quand on ne dort pas pendant la nuit, il faut bien dormir pendant le jour. A quelle heure vous couchez-vous ? Entre dix et onze heures. Et à quelle heure vous levez-vous ? Je me lève à sept heures en hiver, et à six heures en été. Tâchez de ne pas me réveiller cette nuit, car j'ai besoin de bien dormir pour me reposer. Vous allez à Saint-Cloud cette après-midi, n'est-ce pas ? Oui, si quelqu'un veut m'accompagner. Au lieu d'y aller aujourd'hui, attendez à dimanche prochain, j'irai avec vous. Voulez-vous dire à mon fils de se préparer à sortir avec sa mère ? Mais il ne peut pas sortir avant d'avoir pris sa leçon d'allemand. C'est vrai ; je n'y pensais pas. Avez-vous pu descendre le canapé ? Nous l'avons descendu avec beaucoup de difficulté ; il est très-lourd. Je me suis enrhumé il y a quelques jours en courant après mon ami Arthur. Un autre

fois, soyez plus prudent, ne courez pas tant ni si longtemps. Vous avez de bonnes petites filles; elles paraissent avoir bien bon cœur. Oui, elles sont gentilles; c'est dommage que l'aînée soit myope.

*La surdité.*

Une femme qui ne se croyait qu'un peu sourde, se trouvait avec son mari, à une fête publique, place de la Concorde. On tire le canon aux Invalides, à une petite distance du couple curieux. Se tournant à l'instant vers son mari: Mon ami, Dieu te bénisse! lui dit-elle; elle croyait qu'il venait d'éternuer.

*La barbe rousse.*

Le comte de Soissons avait la barbe rousse. Comme il se promenait un jour dans ses jardins avec Henri IV, qui était venu lui rendre visite, il demanda au jardinier, dont il voulait se moquer, comment il se faisait qu'il n'eût point de barbe. Le jardinier, qui pour le moment, était plus ou moins disposé à entendre raillerie, répondit au comte sans sourciller: Le jour où Dieu fit la distribution des barbes, j'arrivai un peu tard, il n'en restait plus que des rousses. J'ai préféré m'en passer.

## EXERCISE VIII.

Les Anglaises ont le teint frais. Ce petit garçon a de beaux traits. Il est un peu pâle. Il n'est pas grand pour son âge. Il est d'une taille moyenne; le nôtre est encore moins grand que lui. Il est très-bien habillé. Peut-il s'habiller lui-même? Je ne pense pas; il est encore trop jeune. Je voudrais savoir si je pourrais me raser moi-même? Essayez, et vous verrez que ce n'est pas difficile. Mon frère a voulu se raser hier, et il s'est coupé deux fois. Je ne désire pas me couper; alors je me ferai raser. Vos deux enfants s'aiment-ils bien? Ils s'aiment beaucoup, et s'entr'aident toujours quand ils préparent leurs leçons. Se parlent-ils anglais quelquefois? Pas souvent, et cependant leur professeur leur dit de se parler toujours anglais. Ces dames se connaissent-elles? Je ne pense pas, et je crois que c'est la première fois qu'elles se voient. Venez vous chauffer, mon ami. Merci, je n'ai pas froid. Moi, j'ai bien froid aux pieds. Chauffez-vous; voilà un bon feu. Ces Messieurs se comprennent-ils? Ils ont beaucoup de peine à se comprendre. Transpirez-vous facilement? Oui, et je suis bien malheureux sous ce rapport, pendant les

mois de juin, juillet et août. Pourriez-vous aider votre cousine à faire son thème? Je ne sais guère plus qu'elle; cependant je suis tout à sa disposition; je ferai de mon mieux. Voilà un vieillard qui vient de tomber; je suis sûr qu'il s'est fait du mal.

*La noix.*

Deux enfants trouvèrent une noix sous un grand arbre près de leur village.—Elle est à moi, dit Charles, car c'est moi qui l'ai vue le premier.—Non, elle m'appartient, reprit Antoine, car c'est moi qui l'ai ramassée. Là-dessus s'engage entre eux une violente querelle. Je veux vous mettre d'accord, dit un jeune homme qui passait justement par là. Il se plaça entre les deux enfants, cassa la noix et leur dit: L'une des coquilles appartient à celui qui le premier a vu la noix, l'autre sera pour celui qui l'a ramassée. Quant à l'amande, je la garde pour prix du jugement que j'ai porté. Ceci, ajouta-t-il, en riant est le dénoûment habituel des procès.

*Le poison lent.*

Un médecin essayait de prouver devant Fontenelle que le café est un poison lent. Ah! très-lent, docteur, répondit l'académicien, car il y a près de quatre-vingts ans que j'en use, et je vis encore.

## EXERCISE IX.

Je vais chez mon architecte, désirez-vous m'accompagner? J'irais avec plaisir, mais je dois être chez l'imprimeur à trois heures; je ne puis donc avoir le plaisir d'aller avec vous. J'ai besoin d'un chapeau; voulez-vous avoir la bonté de me donner l'adresse de votre chapelier? La voilà. Qu'est devenu votre chapeau gris? Il est tombé dans la rivière. N'a-t-il pas tonné vers midi? Il a tonné pendant une demi-heure, et il a grêlé. Que sont devenus les trois Anglais qui étaient chez vous? Ils sont partis pour Nice. Savez-vous si votre ébéniste a de bons fauteuils à vendre? Il en a toujours à vendre. Allons le voir; avez-vous le temps? Ne voyez-vous pas qu'il neige? Cela ne nous empêchera pas de sortir; prenons nos parapluies. Avez-vous fait la connaissance de Madame C.? Oui, et nous devons aller chez elle demain soir, ma femme et moi; on doit y danser. Qu'est devenu son fils Antoine? Il est en Angleterre pour apprendre l'anglais. Y a-t-il longtemps qu'il y est? Il y a environ

quatre mois. On dit qu'il pleut très-souvent en Angleterre. C'est vrai, et quelquefois il pleut bien longtemps. Henri est aimé de tout le monde. Charles a été puni par son professeur. J'ai plusieurs livres à faire relier, voulez-vous avoir la bonté d'envoyer chercher votre relieur? Paul, allez chez le relieur, et dites-lui qu'il vienne chercher les livres de M. V. Est-il cher? Non, et il relie très-bien.

*Napoléon et l'officier prussien.*

Napoléon n'était encore qu'officier d'artillerie lorsqu'un officier prussien disait devant lui avec beaucoup de suffisance: — Les Prussiens ne combattent jamais que pour la gloire, tandis que les Français se battent pour l'argent.—Vous avez raison, répondit Bonaparte, chacun se bat pour acquérir ce qui lui manque.

*Offre obligeante.*

Un homme ayant eu une querelle au théâtre, avec un jeune gentilhomme très-orgueilleux, celui-ci le menaça de lui faire donner vingt coups de bâton, par ses domestiques. Monsieur, dit le premier, je n'ai pas de domestiques, mais si vous voulez sortir, jaurai l'honneur de vous les donner moi-même.

## EXERCISE X.

Mon frère et moi partirons bientôt pour la Russie; nous avons l'intention de voyager tous les ans, deux mois par an. Savez-vous parler le russe? Non; les Russes parlent notre langue; la leur est trop difficile; je ne pourrais jamais l'apprendre. Dans combien de temps partirez-vous? Dans une quinzaine de jours. Connaissez-vous quelqu'un en Russie? Non; nous tâcherons d'y faire connaissance de quelques familles françaises qui connaissent le pays. Un cousin de Madame B. est négociant à Saint-Pétersbourg; la pourrait vous donner une lettre pour sa cousine. Je vous serais bien obligé de lui en parler. Je lui en parlerai demain soir; je dois aller le voir demain. Le gendre de Madame B. n'est-il pas médecin? Oui, c'est un des meilleurs médecins de la ville. Ce cordonnier n'est-il pas Belge? Il est Belge ou Danois. Est-il catholique? Je pense que oui. Jusqu'à quelle heure avez-vous veillé hier chez M. P.? Nous n'avons pas veillé tard; nous sommes rentrés à onze heures et demie. Faisait-il froid hier soir? Oui, et il commençait à neiger. Y avait-

il beaucoup de monde? Il y avait quelques Anglais et un Prussien. A-t-on dansé? Non, on a parlé toute la soirée. Avez-vous jamais vu un si méchant homme! Vous m'avez donné une trop belle cravate. Quel bel enfant! Quel dommage qu'il soit si méchant! Il est indigne de l'affection que vous avez pour lui. Non, il est meilleur qu'on ne pense; je vous assure qu'il est plein de bonne volonté, et qu'il est loin d'être insensible à mes reproches.

*Les trois questions de Frédéric le Grand.*

Ce roi avait coutume, toutes les fois qu'un nouveau soldat paraissait au nombre de ses gardes de lui faire trois questions: — Quel âge avez-vous? Depuis combien de temps êtes-vous à mon service? Recevez-vous votre paie et votre habillement comme vous le désirez?

Un jeune Français désira entrer dans la compagnie des gardes. Sa figure le fit accepter sur-le-champ; mais il ne comprenait pas l'allemand. Son capitaine le prévint que le roi le questionnerait dès qu'il le verrait, et lui recommanda d'apprendre par cœur, dans cette langue, les trois réponses qu'il aurait à faire. Il les sut bientôt, et le lendemain Frédéric vint à lui pour l'interroger; mais il commença par la deuxième question et lui demanda:

—Combien y a-t-il que vous êtes à mon service?

—Vingt-et-un ans, répondit le soldat.

Le roi, frappé de sa jeunesse, lui dit d'un air de surprise: — Quel âge avez-vous?

—Un an, répondit le soldat.

Frédéric, encore plus étonné, s'écria: —Vous ou moi avons perdu l'esprit.

Le soldat, qui prit ces mots pour la troisième question, répliqua:

—L'un et l'autre.

—Voilà, dit Frédéric, la première fois qu'on me traite de fou à la tête de mon armée.

## EXERCISE XI.

Il fait beaucoup de vent, je crois qu'il pleuvra. Moi, je crois plutôt que nous aurons de l'orage. Il ne fait pas assez chaud. Retournez-vous bientôt chez vos grands-parents? J'ai l'intention d'y retourner la semaine prochaine, s'il fait beau temps. Quelle distance y a-t-il d'ici à R.? Il y a une trentaine de kilomètres. Il doit y avoir plus loin; je crois que vous vous trompez, car il faut deux

heures et quart pour y aller par le chemin de fer. Je ne pense pas qu'il y ait plus de trente-cinq kilomètres; vous savez qu'on s'arrête à toutes les stations. Combien de fois avez-vous été à M.? J'y ai été plus de vingt fois; la dernière fois, j'y ai été avec un de mes cousins. Fait-il clair de lune? Pas du tout; il commence à pleuvoir. Cela ne m'étonne pas; le temps n'était pas beau ce soir, on n'a pas vu le coucher du soleil. Fait-il plus froid en France qu'en Suisse en hiver? Il fait plus froid en Suisse qu'en France. Pensez-vous qu'il tonne demain? Pourquoi me demandez-vous cela? Pour dire quelque chose. Nos enfants retourneront-ils bientôt au collége? Ils doivent y retourner le 15 du mois prochain. Mon frère viendra dans une demi-heure. Vous avez un trop grand chapeau. Ce petit garçon n'est-il pas enclin à l'avarice? Il profite des exemples qu'il voit tous les jours. Je puis vous assurer que sa mère est très-généreuse envers les malheureux.

*Les domestiques occupés.*

Un homme qui avait peu d'argent et encore moins d'esprit; se trouva subitement enrichi par un héritage inattendu. Il avait entendu dire qu'un homme comme il faut devait avoir au moins deux domestiques. Comme ses moyens le lui permettaient, il en prit tout de suite deux, qui étaient très-heureux d'une condition où ils étaient payés pour ne rien faire. Un jour, le maître crie à la porte de sa chambre: — Etes-vous là, Antoine? — Oui, Monsieur, j'y suis. — Que faites-vous? — Rien, Monsieur. — Et vous, Henri, êtes-vous là? — Oui, Monsieur. — Que faites-vous? — Monsieur, j'aide Antoine. — Quand vous aurez fini, vous viendrez me donner mes bottes.

*Les deux figues.*

Un domestique fut chargé, par son maître, de porter à un ami deux belles figues avec une lettre. Le domestique mangea une des figues en chemin; en sorte que l'ami, instruit par la lettre qu'il devait y en avoir deux, lui réclama l'autre. — Je l'ai mangée, répond le porteur. — Comment donc as-tu fait, maraud? répond l'ami. Le domestique prit la figue qui restait, et l'avalant: — Tenez, Monsieur, dit-il, j'ai fait comme cela.

## EXERCISE XII.

La France est bornée au sud par les Pyrénées et la mer Méditerranée; à l'est, par les Alpes et la Suisse; au nord par la Belgique et

la mer de la Manche, et à l'ouest par l'océan Atlantique. Y a-t-il des îles dans la Manche? Il y en a quatre qui sont: les îles de Wight, d'Aurigny, de Guernesey et de Jersey. L'océan Glacial est au nord de l'Europe; l'océan Atlantique à l'ouest et la mer Méditerranée au sud. Votre oncle doit-il bientôt revenir de son long voyage? Nous ne savons pas encore quand il reviendra. Recevez-vous souvent de ses nouvelles? Sa dernière lettre est du mois de septembre; il dit qu'il n'est pas loin du désert de S. Combien y a-t-il qu'il voyage? Il y a plus de cinq mois, car il est parti le 25 mai. Il fera bien de revenir avant l'hiver. Mon père lui a écrit il y a quelques jours. Vous tarde-t-il de le revoir? Oui, parce que je l'aime beaucoup. Quel âge a-t-il? Il a quatre ans de moins que mon père. Ne parle t-il pas plusieurs langues? Il parle quatre ou cinq langues. Votre voisin a fait une trop longue visite. Quel mauvais couteau vous m'avez donné. Quelle belle petite-fille! Vous avez une trop grande maison. Vous avez une aussi belle montre que moi. Paul, Charles, Arthur et moi, nous allons au concert des Champs-Elysées. Son oncle, sa tante et ses cousines sont venus la prendre pour la conduire au bal de Madame Y.

### *L'Espagnol désappointé.*

Tout le monde sait que les Espagnols ont l'habitude de prendre beaucoup de noms; cette manie devint funeste à un voyageur. Il n'avait qu'un mauvais cheval pour tout équipage. Voyageant de nuit par la pluie, il trouva, par hasard, une auberge à la porte de laquelle il frappa.

—Qui est là? demanda le maître.

—C'est, répondit fièrement l'Espagnol, don Sanche-Alphonse-Ramire-Juan-Pedro-Carlos-Francisco de Boxas de Stuniga de Fuentes.

L'aubergiste répondit qu'il n'avait pas de lits pour tant de monde, et refusa d'ouvrir. Le pauvre voyageur jura de ne plus décliner tous ses noms avec tant de pompe; mais, pour ce jour-là, il dut aller à plus de deux lieues chercher un gîte pour tout son monde.

## EXERCISE XIII.

Il faut que j'achète un mobilier pour meubler ma maison de campagne. Quand irez-vous l'habiter? Nous pensons partir le mois prochain. Y resterez-vous longtemps? Nous y resterons l'été et une partie de l'automne. Y avez-vous une bibliothèque? Vous

savez bien que je ne peux pas me passer de mes livres. Y a-t-il un grand parc? Le parc n'èst pas grand, mais il est bien joli; il y a de beaux arbres. Connaissez-vous quelques-uns de vos voisins? Non, je ne connais personne; mais j'espère faire quelques connaissances. On m'a dit que M. de C. ne demeure pas loin de là; mais vous ferez mieux de ne pas le visiter, parce qu'il ne tarderait pas de vous demander de l'argent. Il emprunte partout; il est toujours sans argent. Je ne le connais pas et je ne désire pas faire sa connaissance. — Il faut que je fasse faire des habits à mon fils, connaissez-vous un bon tailleur pour enfants? Ma femme en connaît un. On m'a dit qu'on vous avait volé, est-ce vrai? Un de mes domestique m'a volé vingt francs, et je ne sais pas lequel. C'est très-désagréable. Vaut-il mieux apprendre l'allemand que l'anglais? Il vaut mieux que vous appreniez l'anglais, puisque vous devez faire plusieurs voyages en Angleterre pour vos affaires. De combien M. N. est-il riche? Il peut être riche de quatre à cinq cent mille francs. Vaut-il la peine de changer d'habit pour faire une visite à Madame G.? Je crois que vous ferez bien de mettre votre redingote. Avez-vous trouvé vos gants? Oui, ils étaient dans la poche de mon habit.

*Qui a bu boira.*

Un brave ouvrier de X. fréquentait trop assidûment une des auberges de la rue R. —, et les pauses qu'il y faisait devenaient de plus en plus longues et désordonnées. Ses amis lui en firent quelques reproches. L'ami de la bouteille sentit toute la justesse de cette remontrance et promit de se corriger; il en fit même le serment solennel. Le jour suivant il passa devant l'auberge sans y entrer, selon son habitude. Toutefois il s'y sentait attiré par une force invincible, mais il surmonta la tentation. Arrivé en dehors de la ville, un ami qui l'avait suivi l'entendit s'adressant à lui-même ce petit discours: — Je suis content de moi, j'ai été ferme, j'ai tenu parole de ne plus boire. Cela vaut bien une bouteille, je vais la boire chez ce marchand de vin. Et il entra très-satisfait de lui-même.

---

*Exercises on the French Subjunctive.*

1.

Il faut que je sorte cette après-midi. — Je désire que vous m'écri-

viez (une fois) tous les quinze jours quand vous serez en Angleterre. — Il est utile qu'il sache nager. — Il est important que nous sachions l'histoire de notre pays. Il faut qu'on obéisse à ses parents. — Il faut que vous étudiiez les mathématiques. — Il faut qu'ils étudient la géographie; ils en ont besoin pour leurs examens. — Je désire que vous veniez avec moi à Neuilly. Il est triste que vous souffriez si souvent. Il faut que vous consultiez (*or*, il vous faut consulter, *or*, vous devriez consulter) un bon médecin. — Il faut que le domestique aille chez le boucher chercher du veau pour le déjeuner. — Je doute que vous puissiez vous en allez (*or*, puissiez partir) ce soir.—Mon père désire que j'apprenne l'allemand. Il faut (*or*, il est nécessaire) que vous soyez chez votre banquier avant trois heures. — Il désire que je parle à M. F. — Je désire que vous parliez à votre maître. — Je consens à ce que vous fassiez une visite à notre vieil ami M. V. — Nous doutons que vous partiez de demain en huit; il sera difficile que vous soyez prêt avant quinze jours. — Je suis étonné que vous ne sachiez pas cela. J'exige que vous me payiez ce que vous me devez. — Je désire que vous lisiez ce livre, et que vous le donniez à votre sœur qui désire le lire le plus tôt possible. — Je désire que vous disiez au menuisier de venir (*or*, qu'il vienne) me parler. Je suis étonné qu'il ne soit pas encore venu. — Il faut qu'ils envoient le paquet tout de suite, afin qu'il arrive à temps.

2.

Pensez-vous qu'il ait raison? Je ne pense pas qu'il ait tort. — Croyez-vous qu'il sache l'arithmétique? Je ne pense pas qu'il la sache bien. — Etes vous sûr que M. G. enseigne la géométrie? — Ne croit-il pas que nous avouions nos torts? — Vous ne voulez pas qu'ils jouent sans cesse. — Croyez-vous que j'aie consolé cet homme? — Peut-on s'imaginer qu'il ait dépensé une telle somme en si peu de temps. — Je ne peux pas concevoir qu'ils aient inventé un tel conte. — Est-il possible que ces jeunes gens n'aient pas encore payé leurs dépenses de l'année dernière? — Désirez-vous que je parle à votre propriétaire? — Doutez-vous que votre père soit à la maison? — Exigez-vous que je fasse mes thèmes à présent? Je n'exige pas que vous les fassiez à présent, mais il faut que vous les fassiez aujourd'hui. — N'êtes-vous pas étonné que nous sachions cela? Je ne suis pas étonné que vous sachiez tout; vous êtes si curieux. — Votre femme ne désire-t-elle pas que vous achetiez un jardin? Elle désire que j'achète non seulement un jardin, mais aussi une maison. — Dé-

sire-t-il que je reste avec lui? Il préfère que vous alliez prendre un bain, parce qu'il fait très-beau temps. — Faut-il que je finisse mon ouvrage? Il faut que vous le finissiez avant midi. — Faut-il que j'aille à l'église? Je désire que vous puissiez y aller avec votre petite sœur. — N'oubliez pas qu'il est votre père, et que vous devez respecter son nom et sa personne. — Ne savez-vous que Mme. S. est ma sœur, et que je ne puis faire cela.

## 3.

Envoyez chercher votre cousine Julia, à moins que vous *ne* préfériez aller la voir vous-même. — En cas que vous ne sortiez pas, veuillez traduire cette lettre en français. — Quoique vous sachiez très-bien le français, vous devriez encore prendre des leçons. — En cas que vous ne puissiez pas partir ce soir, soyez prêt pour demain matin, à moins que vous *n*'aimiez mieux attendre jusqu'au soir. — Restez-là jusqu'à ce que votre tante vienne; elle désire se promener avec vous. — Bien que nous ne soyons pas riches, nous sommes heureux; il y en a tant qui, quoiqu'ils soient riches, sont moins heureux que nous. — Venez avant que je sorte; c'est-à-dire, avant cinq heures. — Il faut que je sois aux Champs-Elysées à cinq heures et demie, et vous savez qu'il y a loin. — Je vous conseille d'écrire à cet homme, de crainte qu'il *ne* vienne vous déranger. — Ecrivez cette leçon, à moins que vous *ne* préfériez l'apprendre par cœur. Je crains que mon ami Pierre ne vienne pas, et j'ai peur que Charles ne vienne. — Pour peu que cet enfant travaille, il sera bientôt le premier de sa classe. — Il vous faut étudier le français, afin que (*or* pour que) vous puissiez lire la littérature française, et que vous puissiez le parler assez pour vous faire comprendre quand vous irez en France. — Soit que vous veniez, ou que vous restiez, j'irai; à moins que je *ne* tombe malade. — Prenez cette bague, de peur qu'on ne la vole. — Pourvu que vous soyez content, je *le* suis. — Malgré qu'il soit pauvre, il est plus heureux que son riche voisin. — Je suis fâché de ce que vous êtes venu trop tard. — Je suis fâché que vous soyez venu si tard. — Pourvu que vous soyez content de mon fils, je lui donnerai ce que je lui ai promis.

## 4.

Quelque bons traducteurs que vous soyez, vous ne pourrez pas comprendre ce passage. — Quelque bien écrits que soient ces ouvrages, on

ne les lit presque jamais. — Quelles que soient vos intentions, vous serez accusé par vos nombreux ennemis. — Qui que ce soit qui vienne, dites que je ne puis recevoir personne. — Quel que soit cet homme, je ne désire pas être son voisin. — Quelque bonne qu'elle soit, ma mère est meilleure. — Quoi que vous fassiez pour empêcher votre frère de jouer, j'ai peur que vous n'y réussissiez pas. — Quelle que soit votre opinion, je pense que vous serez obligé de changer d'avis. — Il y a peu d'enfants dans ce village qui sachent lire et écrire. — Il n'y a qu'un garçon ici qui comprenne l'anglais. — Ce voyageur dit qu'il n'y a qu'un Paris au monde. — Cet Indien ne croit pas qu'il y a un Dieu. — Y a-t-il quelqu'un qui puisse écrire aussi vite que vous? — Comment est-il possible que vous appreniez tant de langues étrangères? — Je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un dans cette vieille maison. Il n'y a pas un ouvrier qui puisse (*or* pourrait) vivre dans une maison si sale. — Il n'y a qu'un homme qui puisse faire cela. — Qui que vous soyez, je n'agirai pas différemment. — Quoi que vous pensiez de cette entreprise, je maintiens mon opinion. — A moins qu'il *ne* vienne avant dimanche, il sera inutile qu'il vienne.— Quelles qu'aient été vos études, je pense que vous ferez mieux d'apprendre ce que vous ne savez pas encore.

5.

Vous êtes le premier qui m'ayez (*or* m'avez) consulté. — C'est le premier homme qui soit mort dans cette maison. — Je pense que c'est vous qui êtes venu le dernier. — Voilà le plus haut monument (*or* le monument le plus haut) que j'aie jamais vu. — Plût à Dieu que vous eussiez réussi selon vos désirs! — C'est la seule bonne plume que je puisse vous donner. — Charles est peut-être le seul élève qui comprenne la géométrie. — Je lui ai donné le seul dollar que j'avais. — Ce chien est le plus fidèle que je connaisse. — Votre fille est la demoiselle la plus accomplie que je connaisse. — Madame, vos fils sont les meilleurs enfants que j'aie jamais vus. — La plus grande louange que je puisse vous donner (*or* faire) mesdemoiselle, c'est de souhaitêr que ma fille vous ressemble. — Je vous enverrai le meilleur vin que je puisse trouver. — Ce Monsieur est le premier étranger que j'aie jamais entendu parler le français sans accent étranger. — Mes parents sont les seuls parisiens qui aient visité cet endroit. — Ces personnes n'ont rien pris, que je sache. — Vous êtes la seule personne qui puisse me comprendre. — Prenez la plus grande cruche que, vous puissiez trouver (*or* que vous trouverez).—Puisse le ciel leur

accorder d'aussi bons enfants qu'ils le méritent! Tous les soldats s'écrièrent: Vive la France! La seule édition que je connaisse est celle de Tours, 1785. — Il n'y a rien de nouveau, que je sache. — Votre fils n'a rien dit que je sache. — Ces Anglais sont-ils les premiers qui aient fait l'ascension de cette montagne? Je suis sûr que ce sont les premiers qui l'ont faite. — Est-ce la plus haute montagne que vous ayez vue. — Je pense que c'est la plus haute.

## 6.

Le général M. veut que ses troupes défendent la ville jusqu'à la dernière extrémité. — Je ne désire pas qu'ils me plaignent. — Est-il possible que vous ne puissiez pas lire cela? — Il fallait qu'il écrivît toutes les semaines. — Etait-il possible que je pusse comprendre une langue que je n'avais jamais entendu parler auparavant. — Nous serions fâchés que vous nous attendissiez si longtemps. — Cet enfant joue avec un couteau, quoique je lui défende tous les jours de le faire. — Il y a quelques années, je me levais tard, bien que j'eusse beaucoup à faire; j'avoue que j'étais paresseux. — Que voudriez-vous que nous apprissions? Je voudrais que vous apprissiez des langues étrangères. — Il faut que j'aie mon déjeuner (*or* que je déjeune) de bonne heure. — Il fallait que je fusse à mon bureau avant neuf heures. — Il serait nécessaire que je vinsse de meilleure heure le matin. — Fallait-il que votre frère vînt d'aussi bonne .heure que vous? Il n'était pas nécessaire qu'il vînt d'aussi bonne heure. — Suffit-il que vous preniez trois leçons par semaines? — *or* Trois leçons par semaines vous suffisent-elles? — Non, Monsieur, il faut que j'en prenne (une) tous les jours. — Quoique j'aie une bonne mémoire, il me faut beaucoup de temps pour apprendre ces leçons. — Je craignais que mon ami n'arrivât pas à temps. — Elle craignait que nous ne nous égarassions. — Je doute qu'il eût pu entrer, si je n'avais pas été là pour parler au directeur. — Je ne pense pas que vous puissiez vous rappeler toutes ces nouvelles expressions. — Il aurait fallu que vous vinssiez d'abord. — Il faudra que votre domestique n'achète pas chez ce marchand, parce qu'il trompe ses pratiques. — Est-il possible que je ne vous aie pas convaincu? — Il est étonnant qu'il se soit enrichi si vite (si tôt.) — Je ne crois pas qu'elle se soit enfuie. — Supposez-vous que nous ayons quitté notre pays de bon gré? On ne croira jamais que vous vous soyez abusé à un tel degré. — On voulait qu'il se réjouît. — Il aurait fallu que vous vous défendissiez plus vaillamment. — J'aurais écrit à mon père pour

lui demander de l'argent, si vous ne m'eussiez pas prêté six cents francs. — Il doute que nous venions. — Vous êtes fâché qu'il soit parti. — Pensez-vous qu'il soit malade? — Quoique vous vous portiez bien maintenant, vous pouvez être malade demain. Je ne crois pas qu'il soit parti. — Voici le meilleur dictionnaire que nous ayons. — J'avais peur que vous *ne* fussiez malade. — Croyez-vous que mon frère ait — reçu votre lettre. — Conduisez-vous d'une telle manière que vous méritiez l'estime des bons. — Quels que soient vos devoirs, vous devez les remplir. — Puisse-t-il jouir de beaucoup d'années de bonheur dans sa vieillesse! — Vive la liberté! Il faut que je prépare mes leçons avec plus de soin. — Puissiez-vous être heureux!

*Exercises on the Present Participle and Verbal Adjective.*

Les sauvages mêmes vivant dans le désert ont quelque connaissance d'un Etre Suprême, à qui sont dus le respect et la soumission. — Votre tante est très-obligeante. — Cette demoiselle en obligeant ses amis, a mérité leur estime. — C'est une preuve convaincante des effets surprenants de l'aimant. — La passion dominante de César était l'ambition. — Ces dames, obligeant tout le monde, sont vénérées de toute la ville. — La société est composée d'hommes vivant ensemble sous les mêmes lois. — Les oiseaux vivants sont pris sans difficulté. — Ces hommes, prévoyant le danger, prirent des précautions. — Les personnes aimant tout le monde, n'aiment généralement personne. — Cette nouvelle intéressante nous parvint hier. — Les natures aimantes ont plus de jouissances que les autres. — On voyait sur la mer des mâts et des cordages flottants. — Des dames tremblant de déplaire à leurs maris. — Ces demoiselles sont toutes charmantes. — C'est une injustice criante. — Ce livre est plein de détails amusants. — Il y a des détails amusant le lecteur. — Des enfants grimpant aux arbres. — Voilà des oiseaux grimpants. — Ces jeunes gens sont intéressants, obligeants, engageants, charmants.

*On the Past Participle.*

1.

Dans ses yeux insolents, je vois ma perte écrite. — Les habitants tremblaient de voir leur ville pillée (*or* saccagée) leurs maisons dévastées par l'armée victorieuse. — Les enfants bien élevés se conduiront bien. — J'ai vu des plantes inconnues aux botanistes. —

Mes fils sont rentrés fatigués, leurs pantalons déchirés en pièces.— Ces dames, connues du gouverneur, réussirent à visiter les prisonniers arrêtés il y a quelques semaines.— Abandonnée par ses amis, Madame A. est bien désolée; ruinée par sa générosité passée, que deviendra-t-elle? Nous voyons des palais détruits, des maisons brûlées, des familles ruinées, des ouvriers inoccupés.— Voilà des livres bien reliés.— Ouï la conclusion de l'avocat.— Supposé que vos raisons soient vraies, nous nous déclarons satisfaits.— Vos deux amis exceptés (*or* excepté vos deux amis) nous convînmes tous d'entreprendre ce travail.— Une nation protégée par de bonnes lois bien observées, est le modèle des nations.— Les aumônes faites sans ostentation acquièrent un nouveau mérite.

2.

L'innocence et la vertu sont souvent opprimées.— Cette femme est morte regrettée de tout le monde.—Ces arbres sont tombés, renversés par le vent.— Il est plus facile de dire de nouvelles choses que de concilier celles qui ont été dites.— Les hommes qui semblent être nés pour le malheur devraient être préparés pour toute disgrâce.— La fidélité est toujours suspecte quand elle est achetée.— Mes sœurs sont bien fâchées d'avoir perdu votre amitié.— Vos fils sont-ils allés à l'école? Ils sont allés faire une visite à leur grand'mère.— Mesdames, êtes-vous sorties aujourd'hui? Non, Monsieur, nous étions trop occupées (*or* nous avions trop à faire).— Vos enfants sont-ils sortis cette après-midi? Il a tant plu qu'ils sont restés à la maison. — Quand M. et Mme. C. sont-ils partis de Paris? Ils sont partis la semaine passée.— Où êtes-vous allés après déjeuner? Nous sommes allés au jardin des Plantes.— Madame, quand êtes-vous arrivée en Europe? J'y suis arrivée il y a cinq mois.— Etes-vous restée longtemps en Angleterre? Je suis restée quinze jours à Londres, et je suis venue à Paris aussitôt après.— Mon père et ma mère sont venus me voir à ma pension dimanche dernier.

3.

Où avez-vous rencontré M. et Mme. J. hier? Je les ai rencontrés chez le banquier.— Les avez-vous invités à venir nous voir? Oui, et ils ont promis de venir samedi soir.— Les habitudes les plus fortes sont celles qu'on a contractées dans la jeunesse.— La vérité a dicté mes paroles.— Ils ont fondé une colonie.— Votre sœur a étudié le

français. — La maison que vous avez achetée dernièrement est très-vieille. — Les livres que vous avez achetés avant-hier sont très-bon marché. — La fortune que mon père a laissée est suffisante pour nous tous. — Ceux qui nous ont instruits, ont un droit sacré à notre reconnaissance. — De quoi parliez-vous, messieurs, quand je vous ai interrompus? Nous parlions des dames que nous avons vues hier chez Mme. R. — Dieu nous a créés, et nous accorde tous les jours de nouveaux bienfaits. — Avez-vous chanté ces belles chansons chez Mme. R.? Nous les avons chantées plusieurs fois. — Elle a deux filles; toutes les deux ont quitté le pays et sont allées en Amérique. — Avez-vous connu tous les membres de cette famille? Je les ai tous connus; trois d'entr'eux sont morts. — Avez-vous préparé votre leçon hier? Je l'ai préparée le soir, et j'ai écrit deux thèmes. — Que de choses vous avez faites! Les deux demoiselles que vous avez vues chez Mme. B. sont de Bordeaux. — Ces leçons ont besoin d'être étudiées avec soin, et je vois que vous ne les avez pas bien apprises. Je n'ai pas corrigé les thèmes, parce qu'ils n'étaient pas lisibles. — Elle a reçu la lettre que vous lui avez écrite. — Mon petit frère nous a écrit une lettre de sa pension, nous l'avons reçue lundi dernier; elle était très-bien écrite. — Quelle leçon vous ai-je donnée la semaine passée? — Je lui ai présenté la lettre; elle l'a lue; c'était la même lettre que vous m'aviez renvoyée.

## 4.

Les avocats que j'ai entendus plaider ont compromis leur cause. — Des circonstances nous ont empêchés de réussir. — Etudiez les leçons que je vous ai données à apprendre. — Il a quitté la route qu'il avait résolu de suivre. — Les grands orateurs que j'ai entendus parler m'ont convaincu; j'adopte les opinions que je leur ai entendu émettre. — Votre sœur que j'ai vue écrire hier, était pressée de finir ses lettres. — Les deux dames que nous avons vues peindre au Louvre étaient Américaines. — La dame que j'ai vu peindre par Horace Vernet, était Anglaise; elle est très-bien peinte. — Les histoires que j'ai entendu raconter étaient très-intéressantes. — Les pièces que j'ai vu jouer, étaient chaudement applaudies. — Les acteurs que j'ai entendu louer, étaient extrêmement flattés. — Les acteurs que j'ai vus jouer sont les meilleurs acteurs que je connaisse.

Vous les avez entendus me blâmer d'abord, et m'applaudir ensuite. — Les enfants que nous avons entendus chanter sont les élèves

du meilleur maître de musique que dont j'aie jamais entendu parler. — La leçon que je commençais à donner a été interrompue par l'arrivée de l'inspecteur. — Je les ai vus fuir devant l'ennemi. — Je les ai vu tuer par l'ennemi. — Les trois maisons que j'avais fait bâtir sont à vendre. — Les habits que j'ai fait faire l'année passée sont presque usés. — Les enfants que j'ai vus dessiner sont les fils de Mme. F. — Elle les a laissés tomber. — Je les ai laissés sortir. — Je les ai entendu louer. — La résolution que vous avez prise d'aller à la campagne, me permettra de traduire l'histoire que vous m'avez donnée à traduire d'anglais en français. — Les mesures qu'ils m'avaient conseillé de prendre étaient pleines de difficultés. — La règle que vous aviez commencé à expliquer semble claire.

5.

Les lettres qu'ils se sont envoyées étaient très-amicales. — K. et W. se sont adressé des lettres. — Elle s'est rappelé toutes les bonnes actions qu'elle avait faites. — Ils se sont repentis de leur paresse. — Nous nous sommes souvenus de tous les bons services que vous nous avez rendus quand nous étions dans la détresse (le malheur). — Ces messieurs se sont parlé amicalement pendant quelque temps, ensuite ils se sont fâchés, et ont fini par se donner des coups de poing. — Il y a quelques jours, M. E. et Mme. P. se sont rencontrés chez Mme. N., et se sont promis d'être toujours bons amis. — Les troupes anglaises se sont emparées de plusieurs villes. — Cette femme s'était jetée à la rivière. — Ces deux enfants se sont donné la main. — Nos bons parents se sont flattés qu'ils auront des enfants bien élevés ; et je crains qu'ils n'y réussissent pas. — Nous nous sommes promenés avec des amis. Votre sœur aînée s'est-elle bien portée depuis dimanche dernier? Elle s'est promenée avec moi tous les jours. — Vos enfants se sont-ils amusés au concert? — Les habitants de ce village se sont trouvés entourés d'eau. — Elles ne se sont pas assises ; elles étaient pressées de s'en retourner. — Vous en êtes-vous allés ensemble? Nous nous en sommes allés l'un après l'autre. — Madame B. s'en est allée à sept heures du soir. — Mme. B. et M. C. ne se sont-ils pas trompés? Ils se sont trompés, c'est vrai ; mais vous n'auriez pas dû vous moquer d'eux. — Nous sommes nous moqués deux? Vous ne vous êtes pas aperçus qu'ils s'en sont allés fâchés? Nous ne nous en sommes pas aperçus. — Vos frères ne se sont pas rasés ce matin. — Si, parce qu'ils devaient aller à la noce. — A quelle heure se sont-ils levés? Ils se sont levés de bonne heure, vers six heures et demie. —

Ces femmes se sont abandonnées au désespoir. — Mes frères ne se sont pas assez dépêchés. — Ces soldats se sont rendus formidables (redoutables). — Ces femmes se sont querellées, et se seraient battues si nous ne nous étions hâtés de les séparer. — Ces ouvriers se sont-ils lavé les mains ? — Combien de papes se sont succédé sur le trône papal ? Votre sœur, la sienne et la mienne se sont rencontrées chez Mme. F. ; elles se sont entretenues du moyen de sortir de ce mauvais pas. — Quelles leçons nous aurions perdues si Cicéron et Fénélon ne s'étaient pas livrés à l'étude.

## 6.

L'excessive chaleur qu'il y a eu cet été, a causé (occasionné) plusieurs maladies. — Il s'est assemblé une foule d'hommes armés. — La disette qu'il y a eu l'année passée, a occasionné beaucoup de morts. Les pluies qu'il y a eu ont nui aux productions de la terre. — Les provisions qu'il nous a fallu acheter avant le siége nous ont été très-utiles. — Les précautions qu'il a fallu prendre pour ne pas être compromis, ont obligé beaucoup de personnes à quitter la ville. — Les réparations qu'il nous a fallu faire à notre maison ont coûté presque autant que de bâtir une maison neuve. — La gelée qu'il y a eu l'hiver dernier n'a pas suffi pour détruire les insectes.

Les mathématiques que vous auriez voulu que je n'apprisse pas, sont pourtant bien utiles. — Les raisons que j'avais pensé qu'on approuverait, semblaient être meilleures qu'elles ne l'étaient en effet. — Les hommes que vous aviez pensé que je verrais, ne sont pas ceux que vous croyiez connaître.

La chose était plus sérieuse que nous ne l'avais pensé. — L'armée russe combattit mieux que nous ne l'avions cru. — La maison de M. G. est telle que je l'avais supposé ; mais sa ferme est tout autre que je l'avais imaginé. — L'assemblée fut moins indulgente que je l'avais espéré.

Le peu de viande que vous m'avez donnée m'a suffi. — Le peu de viande que vous avez donné à mon frère ne lui suffira pas, car il a bon appétit. — On m'a volé le peu de plumes que j'ai achetées à Paris. Le peu de patience que ce domestique a montré, m'obligera à le renvoyer. — Le peu d'élèves que j'ai eus me décidera à me dévouer à l'enseignement ; ils sont si attentifs. — Le peu de prunes que j'ai mangées pour mon dessert m'ont fait mal. — Le peu de progrès que j'ai faits me seront d'un grand secours. — Le peu d'amis que nous avons invités pendant notre prospérité ne sont pas assez nombreux

pour nous aider maintenant. — Le peu de troupes qu'il a rassemblées ont combattu vaillamment. J'étais contrairé du peu de confiance qu'il avait placé dans mon amitié. — La perte de la bataille fut attribuée au peu d'habileté que le général avait montré.

Combien d'erreurs on a signalées dans les ouvrages qu'on les a chargés de faire. — Y eut-il jamais plus de grandeur manifestée dans un homme, ou plus de bonté s'est-elle montrée dans une femme? Tant de malheurs que nous avons éprouvés, nous montreront à être sages. — Plus de vertus elle a pratiquées, plus elle a de raisons pour avoir confiance en la bonté de Dieu. — Il y eut tant d'hommes de tués que le champ de bataille était couvert de soldats morts.

Je connais très-peu ces livres, mais la louange que vous en avez faite, me décidera à les acheter. — Je n'ai jamais vu l'Amérique, mais les lettres que j'en ai reçues m'ont donné une idée du pays. — Je ne me fie pas à ces hommes, et j'ai été confirmé dans les soupçons que j'en avais conçus. — La gloire a tué beaucoup d'hommes; la langue en a tué bien davantage (*or* beaucoup plus). — La bible ne fut pas traduite dans la langue du vulgaire, ou au moins les traductions qui en furent faites étaient inconnues. — Télémaque a trouvé des imitateurs, mais les Caractères de La Bruyère en ont produit davantage.

Moins elle a désiré la gloire, plus elle en a obtenu. — Il a recueilli plus de fruits cette année qu'il n'en avait recueillis l'année dernière. — Ils ont montré dans ce nouveau travail beaucoup moins de soin que dans les premiers ouvrages qu'ils ont faits il y a quelque temps. — Plus vous lui deviez de reconnaissance moins vous lui en avez montré. — J'en ai vu beaucoup poussés à bout sur cette matière. — Autant de différentes liqueurs nous lui avons offertes, autant il en a bu. — Autant d'ennemis nous avons vus, autant nous en avons tués.

## EXERCISE XIV.

C'est votre sœur qui chante si bien, n'est-ce pas? Non, c'est ma cousine. Y a-t-il longtemps qu'elle prend des leçons de M. Dupré? Il y a deux mois; elle ne prend qu'une leçon par semaine. Combien paie-t-elle par leçon? Vingt francs. A quoi passerez-vous le temps ce soir? Je ne sais pas encore ce que je ferai; j'irai peut-être faire une visite à ma marraine. Vaut-il la peine de faire raccommoder mes vieilles bottes? Elles sont trop usées; faites-en faire une paire de neuves. Nous reste-t-il encore beaucoup de vin?

Pas beaucoup; il est temps d'en acheter. Combien de bouteilles en buvez-vous par jour? Nous en buvons trois ou quatre bouteilles par jour. Combien le payez-vous la bouteille? Soixante-dix centimes. Boit-on beaucoup de vin dans votre pays? On y boit plus de bière que de vin. Reste-t-il des pêches dans la salle à manger? Il en restait deux; pourquoi me demandez-vous cela? Parce que je voudrais bien en avoir une. Il n'y en a plus. Tant pis. Vous aimez bien les pêches, n'est-ce pas? Y a-t-il rien de meilleur au monde! Allez dans le jardin de ma grand'mère; il y en a beaucoup, et je suis sûr qu'elle sera très-heureuse de vous en donner. Savez-vous jouer au piquet? Pas très-bien; je préfère le whist, parce que j'ai l'habitude d'y jouer. Quant à moi, je ne joue jamais aux cartes; je connais à peine les noms des cartes. Savez-vous jouer aux échecs? Non; c'est un jeu trop difficile pour moi. A quoi passez-vous le temps le soir? Je parle ou je lis.

*Une réponse meilleure que la demande.*

Mgr Affre, archevêque de Paris, voyageait dans une diligence où il n'était pas connu, car il était habillé comme un simple prêtre. Un commis-voyageur, qui se trouvait parmi les voyageurs, demanda à l'archevêque: pourriez-vous dire la différence qu'il y a entre un âne et un évêque? Vous qui avez étudié, vous devez connaître parfaitement cela. — Je vous assure, dit l'archevêque, que je ne pourrais vous répondre.

— Eh bien! Monsieur l'abbé, la différence entre un âne et un évêque, c'est que l'évêque porte sa croix sur la poitrine, et que l'âne porte la sienne sur son dos.

Tous les voyageurs se mirent à rire, et Mgr Affre rit avec eux.

Mais l'archevêque prenant sa revanche, s'adressa ainsi au jeune homme: — Et vous, Monsieur, pourriez-vous nous dire la différence qu'il y a entre un commis-voyageur et un âne? — La différence entre un âne et un commis-voyageur! répéta le jeune homme, je n'en vois pas. — Ni moi non plus; ils ont, au contraire, beaucoup de ressemblance.

Tout le monde rit beaucoup, excepté le commis-voyageur.

## EXERCISE XV.

Ce soir nous devons avoir un concert; ma sœur jouera du piano, ma cousine jouera de la harpe, M. I., du violon, et moi, je jouerai du

violoncelle. Y aura-t-il beaucoup de monde à votre concert? Seulement quelques amis, et je regrette bien que vous ne puissiez pas y venir vous même. J'en suis bien fâché; j'aurais été si heureux de vous entendre jouer. Votre cousine joue bien de la harpe, n'est-ce pas? Elle joue admirablement bien. Connaissez-vous l'organiste de Saint-S....? Non. Il est bon musicien; il va donner des leçons de piano à ma sœur. Combien prend-il par leçon? Il prend dix francs. Charles, changez d'habits, nous allons faire une visite au Colonel R. A quelle heure sortirons-nous? Aussitôt que vous serez prêt. Je vous demande dix minutes. Faut-il mettre mon pardessus? Je crois que vous ferez bien de le mettre, parce qu'il ne fait pas chaud aujourd'hui. Pourquoi ôtez-vous vos gants? Parce que j'ai trop chaud aux mains. Votre voisin a-t-il pu se défaire de son mauvais cheval blanc? Oui, il l'a échangé contre un beau jeune cheval. Savez-vous qui est-ce qui a ôté mon dictionnaire de dessus la table? C'est votre femme. Savez-vous où elle l'a mis? Je crois qu'elle l'a prêté à Mademoiselle M.; en avez-vous besoin? J'en aurai besoin tout à l'heure.

*Froid et faim.*

M. de B. présenta un jour un de ses parents au Cardinal Mazarin, lui promettant qu'il n'avait que deux mots à lui dire. — J'y consens, dit le cardinal; mais deux mots et pas davantage. M. de B. fit entrer son parent; mais il l'avertit bien de ne dire que deux mots. — Je n'en dirai pas davantage, répondit cet officier en approchant du cardinal. On était en hiver. Il lui dit: froid, faim. — Le cardinal répondit: feu, pain, et il lui fit avoir une pension.

*Une vérité.*

Quand Cromwell fit son entrée à Londres, on lui fit remarquer la foule qui accourait de toutes parts pour le voir: — Il y en aurait autant, dit-il, si l'on me conduisait à l'échafaud.

## EXERCISE XVI.

Votre mère se promène-t-elle souvent en voiture? Elle va presque toutes les après-midi au bois de Boulogne. Allez-vous souvent à cheval? Une ou deux fois par semaine; je prends des leçons d'équitation. — Y aura-t-il bientôt un feu d'artifice? Je crois qu'il n'y en aura pas cette année. — Pensez-vous que je puisse aller à pied d'ici à

Saint-Cloud? C'est un peu loin; cependant si vous êtes bon marcheur, ce n'est pas impossible. Si vous pouvez-vous passer de votre frère pour l'après midi, il m'accompagnera. Il a le temps d'aller avec vous, car je crois qu'il a peu de chose à faire aujourd'hui. Dites-lui, s'il vous plaît, que je l'attendrai chez moi vers une heure. Il y sera, vous pouvez y compter. — Irez-vous voir M. H.? Oui, car il faut que je lui porte un livre qu'il m'a demandé. — Vous n'emmenez pas votre jeune frère? C'est trop loin pour lui; il ne pourrait pas aller et revenir à pied. — A quelle heure comptez-vous revenir? Je ne sais pas, mais je pense que nous serons de retour vers sept heures. — Quand nous amènerez-vous vos sœurs? Je leur dirai que vous désirez les voir, et je suis sûr qu'elles seront très-heureuses de venir vous voir. — Auriez-vous la bonté de m'apporter une de vos grammaires anglaises? Je veux étudier l'anglais.

*Lettre d'un enfant.*

Mon cher papa et ma chère maman,

J'aurais bien désiré pouvoir vous témoigner de vive voix mon amour pour vous et ma reconnaissance pour votre bonté envers moi. Ce me serait une joie bien douce de pouvoir vous embrasser au jour de l'an, et de promettre, à mon bon père, et à ma bonne mère, d'être toujours bien sage et bien docile. Mais, puisque je ne puis jouir de ce bonheur, je vous ferai du moins parvenir l'expression sincère de mes vœux et de mes promesses: je vous souhaite donc une félicité sans mélange, autant que possible, et je vous donne l'assurance d'y contribuer, en employant toujours bien mon temps, pour vous dédommager des sacrifices que vous vous êtes imposés pour moi.

Recevez, mon cher papa et ma chère maman mon amour le plus profond et je serai toujours.

Votre enfant chéri et reconnaissant,

Ch. P.

## EXERCISE XVII.

Avez-vous quelques épingles à mon service? En voilà; prenez-en tant que vous voudrez. Merci. — Il n'y a pas de quoi. Pourriez-vous me prêter une règle? Malheureusement, je n'en ai pas. — Toutes vos chambres sont-elles louées? Non; nous en avons encore deux à louer. Je désirerais les voir. Veuillez monter l'escalier, je vais vous les montrer. — Avez-vous un long bail? Nous avons un bail de dix-huit ans. — Y a-t-il longtemps que vous habitez cette

maison? Il y aura bientôt sept ans. — Comment appelle-t-on cela en anglais? On l'appelle *a shuttle.* — Et cela? *A sieve.* — Vous savez bien l'anglais. Assez bien; cependant je suis souvent embarrassé pour trouver les mots, surtout lorsque je veux parler vite. Comprenez-vous cet Anglais quand il parle français? Pas du tout, il parle si mal qu'il ne peut pas se faire comprendre. Aimez-vous bien votre pays? Je l'aime de tout mon cœur. — Puis-je emmener votre petite sœur au jardin du Luxembourg? Mais, certainement; elle sera bien aise de vous accompagner. A quelle heure faut-il que je la ramène? Quand vous voudrez; pourvu qu'elle soit ici pour l'heure du dîner, c'est tout ce que je demande; seulement, elle n'est pas bien habillée. Cela ne fait rien: nous allons simplement faire une petite promenade. — Avez-vous vu passer le ballon au-dessus de la ville? Je ne l'ai pas vu; il a probablement passé pendant que j'étais à la cave. Un comte est au-dessus d'un baron, n'est-ce pas? Oui; mais dans une république tous les citoyens sont égaux; ils ne diffèrent que par le mérite personnel.

*La tambour.*

Pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, avant la révolution, un tambour anglais, âgé d'environ quinze ans, s'étant écarté de son camp trop près des lignes ennemies, fut saisi et amené devant le commandant français. Le général lui ayant demandé qui il était. Tambour au service Anglais, dit-il. Ne le croyant pas, on envoya chercher une caisse, et on lui dit de battre deux ou trois marches; ce qu'il fit de suite. Cependant, concevant encore des soupçons, le général dit au tambour de battre une retraite. Une retraite! reprit le jeune Anglais; je ne connais pas cela. Cette réponse plut tellement au général français, qu'il renvoya le tambour, et écrivit à son commandant en le louant de sa brave conduite.

## EXERCISE XVIII.

Ce soir nous allons tous au théâtre; j'ai loué une loge pour toute la famille. Combien avez-vous payé pour cette loge? J'ai payé vingt francs. C'est bien cher. Mais non. On doit jouer Tartufe, comédie de Molière. Quant à moi, je ne vais jamais au théâtre. Nous y allons aussi bien rarement; le soir nous sommes fatigués, et nous nous couchons de bonne heure. — Qui est cette femme qui fait mine d'entrer chez cet épicier? Je ne la connais pas; elle a

mauvaise mine, et je ne serais pas étonné qu'elle essayât de voler quelque chose à l'épicier. Elle n'osera pas, parce qu'elle sait que nous la voyons. Voyez-vous souvent Madame L.? De temps en temps. Faites bien attention à ce que vous dites quand vous parlez avec elle, parce qu'elle est un peu trop curieuse. — Où courez-vous si vite? Je cours après ce petit garçon qui a battu ma petite fille. Vous avez beau courir, vous ne pourrez pas l'attraper; il court plus vite que vous. — Ce drap vous convient-il? N'en avez-vous pas de plus fort? Voici le plus fort que nous ayons; je n'ai que des draps de première qualité. — Qu'est-ce que M. D. a voulu dire hier au soir? Il a voulu dire que les enfants de Madame R. sont bien mal élevés.— Cette actrice ne sait pas bien son rôle. Elle ne joue pas si bien que Mademoiselle C. Il y a une grande différence entre elles. Quel âge peut-elle avoir? Une trentaine d'années.

*Lettre de félicitation.*

Mon cher ami,

J'ai appris avec beaucoup de plaisir votre admission à Saint-Cyr. Les bonnes études que vous avez faites ne me laissaient aucun doute sur un heureux résultat, car, en définitive, ce sont les hommes instruits qui parviennent; quoi que bien des jeunes gens, qui prennent leur vanité pour de la science, se figurent qu'on ne les a pas appréciés à leur valeur, les hommes sensés ne s'y trompent pas et savent à quoi s'en tenir sur ceux qui croient que c'est le hasard qui procure le succès. Combien de jeunes gens, faute d'avoir travaillé dans leurs classes, n'ont pu arriver à rien. Ceux-là sont toujours prêts, évidence en main, plus on moins véridique, à prouver qu'ils savent beaucoup plus que ceux de leurs camarades qui ont réussi. Pour moi, je crois que, sauf de rares exceptions, on est jugé selon son mérite; voilà pourquoi, je vous félicite bien sincèrement de votre admission, dans la pensée que ce premier succès sera pour vous un encouragement à suivre la voie pénible, mais sûre et honorable du travail et du devoir.

Croyez à ma sincère amitié.

P. R.

## EXERCISE XIX.

On a frappé à la porte. Entrez. Je désirerais parler à M. J. C'est moi; que désirez-vous? Monsieur, j'ai pris la liberté d'entrer pour vous dire qu'un de vos domestiques a donné un coup de couteau à mon chien. Veuillez vous asseoir; je vais appeler mon domestique.

Pourquoi avez-vous donné un coup de couteau au chien de Monsieur? Parce que ce petit animal est très-méchant, et qu'il m'a mordu la jambe. Vous l'avez peut-être taquiné? Non, Monsieur. Ne pouviez-vous pas le corriger sans lui donner un coup de couteau? Je sais que j'ai eu tort. Il ne tient qu'à ce Monsieur que je vous chasse de chez moi; vous avez très-mal agi. Vous plairait-il de venir au théâtre avec moi ce soir? Il me serait très-agréable de vous accompagner; mais il faut que j'aille chez mon oncle, qui est bien malade. Qu'a-t-il? Il est tombé de cheval, et il a eu le bras cassé. Je le plains de tout mon cœur. Est-il plus âgé que votre père? Il est plus âgé de beaucoup. Je ne saurais parler l'allemand aussi bien que vous, tant s'en faut. Mademoiselle V. est fâchée contre moi, je n'y puis que faire. Cette robe vous plaît-elle? Elle me plaît beaucoup; combien l'avez-vous payée? Cent dix-neuf francs. Je suis loin d'être aussi riche que vous. Il ne tient qu'à vous de devenir aussi riche.

*Invitations, etc.*

Monsieur et Madame D. présentent leurs compliments empressés à Monsieur et à Madame B. et les prient de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux mardi prochain, à six heures.

Madame B. se trouvant obligée d'aller à la campagne demain, prie Monsieur G. de ne pas se donner la peine de passer chez elle. Madame B. sera bien aise de voir Monsieur G. après-demain, à l'heure qui lui sera le plus convenable.

*Madame C. à Madame B.*

Je viens d'arriver de la campagne; si vos occupations vous permettent de venir chez-moi, je vous apprendrai des nouvelles qui vous feront plaisir. Je serai à la maison toute la journée, ainsi vous pouvez choisir votre heure.

*Réponse.*

Je suis charmée d'apprendre que vous êtes enfin de retour de la campagne. N'eussé-je d'autre motif que celui de vous en féliciter après une si longue absence, cela seul m'engagerait à vous aller voir. Vous pouvez donc compter que je me rendrai chez vous ce soir, sur les six heures.

## EXERCISE XX.

Pourquoi vous tenez-vous debout? Asseyez-vous donc. Merci; je n'ai pas le temps de m'asseoir; du reste, je ne suis pas fatiguée. Votre tante ne vous a-t-elle pas tenu lieu de mère? Oui, et je l'aime tout autant qu'une fille puisse aimer sa mère. Y a-t-il longtemps que votre mère est morte? Il y a sept ans qu'elle est morte; je me la rappelle très-bien, quoique je fusse bien jeune quand elle mourut. Ne tenait-elle pas un hôtel? Oui; elle tenait un hôtel à Lyon. Avez-vous jeté un coup d'œil sur ce livre? Je n'ai pas encore eu le temps; j'ai été si occupée toute la matinée. Prenez garde de tomber en descendant l'escalier. Qui est assis près de Madame P.? C'est une Anglaise qui vient passer quelque temps avec elle. Comment trouvez-vous notre nouvelle église? Je la trouve très-belle; n'est-elle pas trop petite? Savez-vous combien elle peut contenir de personnes? Mille personnes, peut-être. Plus que cela; elle peut contenir plus de trois mille personnes. Allez-vous quelquefois à la chasse? Bien rarement. Qu'est-ce qui vous empêche d'y aller? Mes occupations. Votre livre sera-t-il bientôt fini? J'espère qu'il sera imprimé à la fin du mois prochain. Combien y aura-t-il de pages? Environ deux cents. Combien se vendra-t-il? Je ne sais pas encore. Vous rappelez-vous l'adresse de M. B.? Je crois que c'est 56, rue Richer.

*Monsieur C. à Monsieur D.*

Je vous prie de vouloir bien me renvoyer le livre que je vous ai prêté, aussitôt que vous l'aurez lu. Mademoiselle M. serait bien aise de le lire après vous. Vous êtes trop poli pour ne pas y mettre toute la promptitude possible pour m'obliger.

*Monsieur E. à Monsieur F.*

Je vous prie de ne pas m'attendre ce soir; car je suis engagé pour toute la soirée. Le porteur vous fera part des raisons qui m'obligent de différer le plaisir de vous voir. Je suis persuadé que vous les approuverez, et me croirez, avec un profond respect, etc.

*Reçu.*

Je reconnais avoir reçu de Monsieur George Smith la somme de quatre cent cinquante francs 45 c. que je lui avais prêtée, sur sa reconnaissance du 18 avril dernier.

Paris, le 13 juillet 1872.

## EXERCISE XXI.

Mon fils a été blessé à la bataille de Champigny; je crois qu'il restera boiteux. N'avez-vous pas eu la petite vérole dans votre enfance? Oui; j'étais encore au berceau. Avez-vous quelquefois des engelures en hiver? J'ai des engelure set des crevasses tout l'hiver; ne connaissez-vous pas de remèdes pour les guérir? Chacun donne son remède; mais aucun ne guérit. Comment avez-vous fait pour apprendre à parler si bien l'anglais? En parlant souvent avec des Anglais. Qu'avez-vouz fait ce matin en arrivant? J'ai écrit à ma tante pour lui dire que j'arriverais chez elle pour l'heure du dîner. Quel est le plus court chemin pour aller à la Bourse? Allez d'abord tout droit; puis prenez la deuxième rue à droite, et la Bourse est au bout. Ma femme a eu mal aux dents toute la nuit. Savez-vous que le vieux Tom a fait une chute, et qu'il s'est cassé la jambe droite. Comment va-t-il faire, puis qu'il ne vit qu'en demandant l'aumône? Ses voisins en auront soin; c'est un si brave homme! Vos enfants ont-ils eu la rougeole? Non, jamais. N'est-ce pas l'heure du déjeuner? Pas encore; il n'est que dix heures at quart. Je croyais qu'il était plus tard; je commence à avoir bien faim. Prenez un morceau de gâteau an attendant le déjeuner. Non, merci; ce n'est pas la peine; j'attendrai.

### *Lettre de commerce.*

Dans l'espérance d'augmenter le nombre de nos correspondants en Angleterre, nous avons prié plusieurs de nos amis de nous faire connaître les maisons de ce pays avec lesquelles nous pourrions négocier en toute sécurité. Comme on nous a assurés de votre probité, et des bonnes commissions que vous donnez pour la vente et l'achat de diverses marchandises, nous vous prions d'agréer nos services, que nous vous offrons en toutes occasions; notre principal commerce consistant dans l'achat at la vente de soieries.

Nous nous flattons que, lorsque vous connaîtrez notre manière d'opérer et de ménager les intérêts de nos commettants, vous vous prêterez volontiers à continuer une correspondance qui peut nous être également utile et avantageuse. Vous pouvez, de votre côté, prendre des informations sur notre maison auprès de qui il vous plaira; nous sommes persuadés que personne ne pourra vous en parler à notre désavantage.

Nous espérons que vous nous honorerez de vos ordres : vous pouvez être persuadés de notre attention et de notre vigilance à vous bien servir.

Agréez, Messieurs, nos salutations empressées.

DUMONT ET FILS ET Cie.

## EXERCISE XXII.

De quoi vous plaignez-vous? Je me plains, parce que chaque fois que j'essaie de parler anglais, au lieu de m'aider, on me rit au nez. Mais c'est très-mal; je vous plains sincèrement, et je regrette de ne pouvoir mettre fin à vos ennuis. Je ne puis plus me fier à personne, et je suis tout découragé. Vous devriez aller à Londres pour vous exercer à parler. Je voudrais bien; mais je n'en ai pas les moyens. Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon père, qui, bien souvent, s'est informé de vous et des vôtres. Je suis très-heureuse, Monsieur, de faire connaissance avec le père de notre jeune ami. Les troupes se sont emparées de la petite ville de X. Quel malheur! Vous défiez-vous de votre voisin? Au contraire, nous avons la plus grande confiance en lui. La conduite de cet homme a fait naître des soupçons dans mon esprit. Il ne s'agit pas de jouer, enfants; mais de travailler sérieusement. Puis-je compter sur vous? Oui, nous travaillerons bien pour vous faire plaisir. Quand vous êtes-vous démis le bras, Charles? Hier en courant après Arthur, je suis tombé dans la rue, sur le pavé, et je me suis démis et presque cassé le bras. Avez-vous vu le chirurgien? Oui; il m'a dit que ce ne serait rien. Je vois que vous êtes courageux.

*Le cheval et la betterave.*

Lorsque Louis XI était Dauphin, il allait souvent, dans ses promenades, visiter la famille d'un paysan, et prenait part aux repas frugals de cette famille. Quelque temps après l'avénement de ce prince au trône de France, le paysan lui offrit une betterave extraordinaire, produit de son jardin. Louis, pour récompenser le brave homme de son attention, et pour faire voir qu'il n'avait pas oublié la chaumière rustique, lui donna mille écus.

En apprenant la bonne chance du paysan, le principal du village pensa que s'il donnait au roi un bon cheval, sa fortune serait faite. Il s'en procura donc un très-beau, alla au palais, et pria le roi de lui

faire l'honneur de l'accepter. Louis le remercia de son attention polie, et dit à l'un de ses pages d'aller lui chercher la betterave. Lorsqu'elle fut apportée, il la présenta à cet homme en lui disant : "Monsieur, comme vous me paraisssez être un admirateur des œuvres de la nature, je vous prie d'en accepter une de ses productions les plus extraordinaires. J'ai payé mille écus cette betterave, qui n'a pas sa pareille, et je suis heureux d'avoir une si bonne occasion de vous récompenser de votre loyauté désintéressée."

## EXERCISE XXIII.

Y a-t-il des moulins à vent dans votre pays? Je ne sais pas; je n'y en ai jamais vu; je crois qu'il n'y a que des moulins à eau. Se sert-on beaucoup de voitures à deux roues? Oui; presque chacun a la sienne dans le bourg que j'habite. Avez-vous vu la dame à la robe jaune? Pourquoi me demandez-vous cela? Elle est de mon village. Qu'elle soit de votre village ou qu'elle n'en soit pas, je vous avoue que cela a très-peu d'intérêt pour moi qui ne la connais pas.—Avez-vous pu vous débarrasser de cet importun? Il voulait à toute force que je lui prêtasse deux mille francs; j'ai eu beaucoup de peine à lui faire comprendre que non seulement je ne pouvais pas lui prêter de l'argent, mais qu'au contraire j'avais besoin moi-même d'en emprunter. Ce pauvre homme a perdu la tête, je crois; il doit tant, que ses créanciers ne lui laissent pas de repos; et pour surcroît de malheur, son fils aîné vient de perdre sa place à cause de sa mauvaise conduite. Je le plains de tout mon cœur; il y a des personnes qui sont nées pour le malheur. Vous êtes-vous aperçu de la mauvaise humeur de Madame B.? Non; mais je sais qu'elle n'est pas de bonne humeur tous les jours.

### *La cousine Déborah.*

La cousine Déborah, était une vieille fille très-âgée qui n'avait pour tout bien qu'une modeste rente annuelle. L'ameublement de sa maison était fané et antique; le linge était bien reprisé, l'argenterie était mesquine et amincie par de fréquents nettoyages; les livres y étaient rares et dans un assez pauvre état. Elle n'avait ni bijoux, ni colifichets; ses jours se passaient dans une tranquilité solitaire, à tirer l'aiguille, à la tirer encore, à la tirer toujours, avec son cher et immense panier à ouvrage à son côté. Ce panier ne manquait de

rien car il était abondamment fourni de laine, de coton, de rubans, de boutons, de passe-lacets, d'aiguilles et d'une telle quantité de bobines et de pelotons qu'il serait fatigant de les énumérer. La cousine Déborah se faisait surtout gloire de ses reprises; les tapis, le linge de toute la maison, les bas, tout portait d'irréprochables témoignages de cette branche d'industrie.

## EXERCISE XXIV.

On dit que Henri D. va se marier avec Mademoiselle R. Je n'en ai pas entendu parler. Mademoiselle R. est un bon parti; outre qu'elle est très-riche, c'est une demoiselle accomplie: elle est douce, instruite, bonne musicienne, religieuse, et, ce qui ne gâte rien, elle est très-jolie. Son fiancé est aussi un jeune homme accompli; il est associé avec son père depuis quelques mois. — On m'a dit que vous alliez déménager; est-ce vrai? Oui, nous devons déménager le 15 du mois prochain. Où allez-vous rester? 73, boulevard Saint-Germain. Ne vous plaisez-vous pas ici? Oui, mais nous n'avons pas assez de place. Combien avez-vous de chambres à coucher? Nous n'en avons que deux, et il nous en faut le double. — Combien votre salle à manger peut-elle contenir de personnes? Une douzaine de personnes. — Voilà un petit garçon qui ne peut pas rester tranquille. Il n'est jamais en repos, et on ne peut pas l'empêcher de parler à tort et à travers. — Charles, tu n'es pas sage; pourquoi n'es-tu pas obéissant? Tu ris; mais moi je parle sérieusement; je t'avertis que si tu ne te conduis pas mieux, je te punirai, et tu ne seras plus mon petit ami. Je vous demande pardon; c'est vrai je n'ai pas été sage; mais je vous promets que vous serez content de moi dorénavant.

### *Le voyageur et le colibri.*

Certain savant, qui avait le goût des voyages, après avoir parcouru l'Europe, l'Inde, l'Egypte, et la Chine, venait d'arriver en Amérique. Il était fatigué d'une telle promenade (on le serait à moins), et s'arrêta à l'ombre d'un cocotier, pensant y prendre quelque repos. Mais à peine était-il dans son premier sommeil, qu'il fut réveillé en sursaut par un singulier bourdonnement. Ce bruit l'effraie, il se lève en chancelant, saisit son fusil, et se tient prêt à tout évènement. Enfin, n'apercevant rien, il se décide à tirer dans les branches de l'arbre d'où il croit avoir entendu partir le bruit. Il en vit alors sortir un

oiseau gros comme un hanneton, dont les ailes reflétaient les couleurs de l'arc-en-ciel. — Comment, dit-il, c'est ce chétif moucheron qui faisait tout à l'heure tout ce vacarme! — Qu'y a-t-il donc là qui doive t'étonner? — répondit le colibri. — Ne sais-tu pas que chez les oiseaux, comme chez les hommes, le plus faible et le moins à craindre est toujours celui qui fait le plus de bruit?

## EXERCISE XXV.

Il me semble que vous avez une grande haine contre cet étranger. Figurez-vous qu'il a eu la lâcheté de donner un soufflet à ma petite fille, parce qu'elle n'a pu s'empêcher de rire de son mauvais accent. On dit qu'il est très-orgueilleux. Je n'en doute pas. — Je sais que ma fille n'aurait pas dû rire; mais on excuse la légèreté des enfants. Fait-il cher vivre dans votre pays? Non, tout y est bien bon marché, excepté le vin; tout le reste est bien meilleur marché qu'ici. — Nous voilà à la vingt-cinquième leçon; commencez-vous à comprendre et à parler? Je sais déjà beaucoup de mots; je comprends déjà presque tout ce qu'on me dit. Hier, j'ai pu traduire à mon père un long article dans un journal français. Je vous conseille de lire des journaux et des livres français; seulement, servez-vous de votre dictionnaire, et cherchez les mots que vous ne savez pas; de cette manière vous apprendrez bien la langue. Ce qui me manque, c'est l'occasion de parler. Ne connaissez-vous pas quelques Anglais à Paris? Je ne connais qu'un jeune homme qui est venu en France pour apprendre le français, et qui, par conséquent, désire ne parler que français. Votre père n'avait-il pas l'intention de vous envoyer en Angleterre? Oui; mais il ne peut pas se passer de moi, parce qu'il y a beaucoup à faire dans la maison.

### *La conscience.*

Rien n'est plus étonnant que l'idée de Dieu que nous portons au fond de notre cœur. Cette idée incompréhensible nous rend semblables à Dieu, malgré nos imperfections. Mais le méchant cherche à s'exagérer sa bassesse et son néant pour établir une disproportion immense entre Dieu et lui; pour faire de lui-même une espèce de divinité, en contentant toutes ses passions déréglées. On est ravi d'attribuer à Dieu une telle supériorité, que, de cette hauteur, il ne daigne ni nous observer, ni s'intéresser à nous, ni nous récompenser, ni nous punir. Mais comment donc veut-on que celui qui fait que

nos oreilles entendent, que nos yeux voient, que notre esprit connaisse, ne puisse ni nous voir, ni nous entendre, ni nous connaître? Vains efforts! Avant de faire le mal, la conscience nous trouble; après l'avoir fait, le remords nous agite. La conscience, c'est l'œil de Dieu; le remords, c'est sa voix, qui dit à Caïn: Qu'as-tu fait?

FÉNÉLON.

---

## TRANSLATIONS.

### 1.

One of the kings of Persia sent to the Caliph Mustapha a very skillful physician, who, on arriving, asked what was the style of living at that court. He was answered that they only ate when hungry, and never entirely satisfied their appetite. "I may withdraw," said he; "there is nothing to be done."

### 2.

*Conjugal Affection.*

The physicians declared to Robert, the son of William the Conqueror, who had been wounded by a poisoned arrow, that he could only be cured by causing the wound to be speedily sucked. "I will die then," said he; "I will never be so cruel as to permit any one to expose his life for my sake." During his sleep, the Princess Sybill, his wife, sucked the wound, and lost her life in saving that of her husband.

### 3.

*Jefferson's Opinion of the French People.*

I can not leave this great and good country without expressing my sense of its preëminence of character among the nations of the earth. A more benevolent people I have never known, nor greater warmth and devotedness in their select friendships. Their kindness

to strangers is unparalleled, and the hospitality of Paris is beyond any thing I had conceived to be practicable in a large city. Their eminence, too, in science, the communicative dispositions of their scientific men, the politeness of the general manners, the ease and vivacity of their conversation, give a charm to their society to be found nowhere else. In a comparison of this with other countries, we have the proof of primacy which was given to Themistocles after the battle of Salamis. Every general voted to himself the first reward of valor, and the second to Themistocles. So, the traveled inhabitant of any nation being asked, "In what country on earth would you rather live?" Certainly in my own, where are all my friends, my relations, and the earliest and sweetest affections and recollections of my life. Which would be your second choice? France.

## 4.

### *The Philosopher Outdone.*

A learned philosopher being very busy in his study, a little girl came to ask him for some fire. "But," says the doctor, "you have nothing to take it in;" and, as he was going to bring something for the purpose, the little girl stooped down at the fire-place, and taking some cold ashes in one hand, she put burning embers on them with the other. The astonished doctor threw down his books, saying: "With all my learning, I should never have found out that expedient."

## 5.

### *The Page.*

Frederick the Great having one day rung his bell, and perceiving that nobody was coming, opened the door of the antechamber, and found his page sleeping on a chair. In going to awake him, he saw a written paper hanging out of his pocket. This excited the king's curiosity and attention; he drew it out, and found it to be a letter from the page's mother, wherein she thanked her son for his kind assistance in sending her part of his wages; for heaven, she said, certainly would reward him if he continued faithful to His Majesty. The king immediately brought a roll of ducats and slipped it, with the letter, into the page's pocket. Soon after this he rung the bell, and awoke the page, who appeared before him. The boy stammered part of an excuse and part of a confession, and putting his hand in

his pocket, found, to his great surprise, the roll of ducats. He drew it out, pale and trembling, and unable to speak a syllable.

"What is the matter?" said the king. "Alas! your Majesty," said the page, falling on his knees; "my ruin is intended. I know nothing of this money." "Know," said the king, "that whenever fortune comes, she comes sleeping; you may send it to your mother, with my compliments, and assure her that I will provide for you."

## 6.

### *How to ask for a Penny.*

It has often been said that the members of the Society of Friends possess from their youth a more than ordinary share of acuteness. The following fact may serve as a proof of this assertion: Some time ago, Mr. N., a very respectable iron-founder of Birmingham, discovered that his son, a boy of five years of age, was accustomed to ask those gentlemen who came to his house to give him money; and immediately extorted a promise from him that he would not do so again. The next day, Mr. H., his father's partner, called, and the boy evaded a breach of promise by saying: "Friend, knowest thou any one who would lend me a penny, and not require it of me again?"

## 7.

### *A Child's Prayer.*

A little girl, of five years of age, had an equal affection for her mother and her grandmother. On the birthday of the latter, her mother said to her: "My dear, you must pray to God to bless your grandmamma, and that she may live to be very old." The child looked with some surprise at her mother, who, perceiving it, said: "Well, will you not pray to God to bless your grandmamma, and that she may become very old?" "Ah! mamma!" said the child; "she is very old already; I will pray rather that she may become young."

## 8.

### *Robert's Daughter.*

Robert, a game-keeper, residing in a solitary house near W., had gone one day to church with his family, leaving at home a daughter aged sixteen. They had not been gone long, when there appeared at

the door an old man, apparently half dead with cold. Feeling for his situation, she let him in and went into the kitchen to prepare him some soup. Through a window, which communicated with the room in which she had left him, she perceived that he had dropped the beard he wore when he entered, and that he now appeared a robust man, and was pacing the chamber with a poniard in his hand.

Finding no mode of escape, she armed herself with a chopper in one hand, and the boiling soup in the other; and entering the room where he was, first threw the soup in his face, and then struck him a blow on his neck with the hatchet, which brought him to the ground insensible. At this moment there was another knock at the door; the young girl looked out of an upper window, and saw a strange hunter, who demanded admittance, and on her refusal threatened to break open the door. She immediately took her father's gun, and as he was proceeding to put his threat into execution, she shot him through the left shoulder, on which he made his way back into the forest. Half an hour after, a third person came, and asked after an old man who must have passed that way. She said she knew nothing of him; as he was proceeding to break open the door, having by useless threats endeavored to prevail upon her to open it, she shot him dead on the spot.

The incitements to her courage being now at an end, her spirits began to sink, and she fired and screamed from the windows until some persons were attracted to the house; but nothing could induce her to open the door until the return of the family from church.

## 9.

### *The Strange Swimmer.*

In March, one thousand eight hundred and sixteen, an ass belonging to Captain Dundas, R. N., then at Malta, was shipped on board the *Ister*, Captain Forrest, bound (partant) from Gibraltar for that island.

The vessel struck on some sands off the Point of Gaete, and the ass was thrown overboard in the hope that it might possibly be able to swim to the land, of which, however, there seemed but little chance, for the sea was running so high that a boat which left the ship was lost.

A few days after, when the gates were opened in the morning, the

guards were surprised by *Valiant* (as the ass was called) presenting himself for admittance. On entering, he proceeded immediately to the stable which he had formerly occupied, belonging to Mr. Weeks, a merchant.

The poor animal had not only swum safely to the shore, but, without guide, compass, or traveling-map, had found his way from Point of Gaete to Gibraltar, a distance of more than two hundred miles, and that through a mountainous and intricate country, intersected by streams which he had never traversed before, and in so short a period of time, that he could not have made one false turn.

## 10.

### *The Happy Escape.*

A lady had a tame bird, which she was in the habit of letting out of its cage every day. One morning, as it was on the carpet, picking up the crumbs of bread that had fallen, her cat, who had always before shown great kindness for it, seized it suddenly, and, with the bird in her mouth, jumped upon the table. The lady was much alarmed for the fate of her favorite, but, on turning about, soon discovered why the cat had seized it: the door had been left open, and a strange cat had entered the room. After she had turned this one out, Pussy came down from her place of safety, and dropped the bird upon the carpet, without having done it the least harm.

## 11.

### *A King's Wages.*

In one of the journeys of Louis the Eleventh of France, he went into the kitchen of an inn where he was not known, and observing a lad turning a spit, asked his name, and what he was. The lad, with great simplicity, answered that his name was Berringer, that he was not indeed a very great man, but that still he got as much as the king of France. "And what, my lad, does the king of France get?" said Louis. "His wages, which he receives from God; and I get mine, which I receive from the king." Louis was so pleased with this answer that he took the boy with him, and gave him a situation to attend on his person.

## 12.

*Danger of Disobedience.*

In a pleasant village on the banks of the river Medway was situated the house of Mr. W. He had no children of his own, but had adopted Thomas, one of his brother's sons.

Near the house of Mr. W. lived a gentleman who had a son nearly of the same age as Thomas; these two boys being neighbors soon became intimate, and passed most of their play-hours in each other's company.

The garden of Mr. W. led immediately to the edge of the river, where he kept a pleasure-boat, in which he often amused himself and his friends; but well knowing the danger to which this boat might expose his nephew, he gave him the strictest injunctions never to enter it without his knowledge.

For some time, Thomas obeyed the orders he had received; but, at length, the entreaties of his friend induced him to comply, and one day they both stepped into the boat. At first they only paddled a little way with the oars, but finding this very agreeable, they soon slipped the chain, and the boat being taken by the stream, was hurried along with considerable rapidity. They tried in vain to stop it, and both began to be very much frightened, and to repent their imprudence. They had been thus forcibly carried along nearly a mile, when a wherry came near them; and the men in it seeing their distress inquired to whom the boat belonged.

## 13.

*Danger of Disobedience (Continuation).*

Being informed, and as they were going up the river, they fastened it to their wherry, and thus towed it along till they came to Mr. W.'s garden. With what joy did Thomas once more behold himself there in safety! After having thanked the men for their assistance, he and his companion went into the summer-house where they continued some time, and then Charles took leave of his friend.

Some particular business happened to employ Mr. W.'s attention; he did not, therefore, observe the uneasiness which the countenance of his nephew evidently showed.

About a fortnight after this affair, our young Thomas went to dine

with Charles, and in the afternoon they proposed to take a long walk. They had not proceeded more than a mile when they sat down to rest themselves under a low hedge, which formed the fence to the garden of a neat little cottage. The weather was very warm, and they were very thirsty: they looked around on all sides for some place to allay their thirst, and soon perceived a tree laden with fine cherries. Charles proposed to get over the hedge and gather some; Thomas objected to it as dishonest, but the rhetoric of his friend soon removed his scruples, and they both crept softly into the garden.

## 14.

*Danger of Disobedience (The End).*

They looked about to see if they were observed, but discovering no one, they began to revel in the cherries: and, not content with eating, filled their hats and handkerchiefs. They were thinking of departing, when the sound of footsteps frightened them. They both jumped hastily over the hedge, and Charles was out of sight in an instant.

Thomas returned to his uncle's house, and soon after began to feel extremely ill; and, though he finally gained his health, continued to languish some time in dreadful sufferings.

Charles, in his fall, received a hurt in his hip, which could never be entirely cured.

## 15.

*The Boy and Highwayman.*

A boy having sold a cow at the fair at H., was waylaid on his return by a highwayman, who, at a convenient place, demanded the money. On this the boy took to his heels and ran away; but being overtaken by the highwayman, he pulled the money out of his pocket and strewed it about, and while the robber was picking it up the boy jumped upon the horse and rode home. On searching the saddle-bags, he found twelve pounds in cash and two loaded pistols.

## 16.

*The Heart of a Mother.*

Cornelia, the illustrious mother of the Gracchi, after the death

of her husband, who left her twelve children, applied herself to the care of her family with a wisdom and prudence that acquired her universal esteem. Only three out of the twelve lived to years of maturity — one daughter, Sempronia, whom she married to the second Scipio Africanus, and two sons, Tiberius and Caius, whom she brought up with so much care, that, though they were generally acknowledged to have been born with the most happy dispositions, it was judged that they were still more indebted to education than to nature. The answer she gave a Campanian lady concerning them is very famous, and includes in it great instruction for ladies and mothers.

That lady, who was very rich, and fond of pomp and show, after having, in a visit she made her, displayed her diamonds, pearls, and richest jewels, earnestly desired Cornelia to let her see her jewels also. Cornelia dexterously turned the conversation to another subject, to await the return of her sons, who were gone to the public schools. When they returned, and entered their mother's apartment, she said to the lady, pointing to them: "These are my jewels, and the only ornaments I prize."

And such ornaments, which are the strength and support of society, add a brighter luster to the fair than all the jewels of the East.

## 17.

*Scarron.*

As the infirmities of Scarron daily increased, he said to one of his friends, who was going to Guinea: "I shall soon die. If I feel regret at quitting this world, it is because I leave, hopeless and without fortune, a wife, whom I have so much reason to love: to you I recommend her, and to all my acquaintances." A short time previous to his death, he bade adieu to his wife; but he could not contain himself, and his tears flowed. After having thanked her for all her kindness, he recommended her strongly to Mr. d'E., his executor; and, making a last effort to give her his hand, he added: "Think sometimes of me. I leave you without wealth; and, though virtue will not give it, yet I am sure you will always be virtuous." He then expired without a groan, having exclaimed: "I never thought it was possible to meet death with so much resignation."

## 18.

*Newton's Absence of Mind.*

Dr. Stukely, an intimate friend of Newton, called to dine with him one day. He arrived when the dinner was already served, but before Newton had appeared in the dining-room. Dr. Stukely having waited some time, lost his patience, and removed the cover from a chicken, which he ate, then putting the bones back into the dish, he replaced the cover. After a short interval Newton came into the room, and, after the usual compliments, sat down to dinner; but, on taking up the cover, and seeing only the bones in the dish, he observed, with some surprise: "I thought I had not dined, but I now find that I have."

## 19.

*Activity and Indolence.*

The more we do, the more we can do; the more busy we are, the more leisure we have. If any one possesses any advantage in a considerable degree, he may make himself master of nearly as many more as he pleases, by employing his spare time and cultivating the waste faculties of his mind. While one person is determining on the choice of a profession or study, another will have made a fortune, or gained a merited reputation. While one person is dreaming over the meaning of a word, another will have learned several languages. It is not incapacity, but indolence, indecision, want of imagination, and a proneness to a sort of mental tautology (useless repetition) to repeat the images and tread the same circle that leaves us so poor, so dull, so inert as we are, so naked of acquirement, so barren of resources. While we are walking backward and forward between Charing-Cross and Temple-Bar, we might make the great tour of Europe, and visit the Vatican and the Louvre.

## 20.

*Henry IV.*

Henry IV., whose glorious and blessed memory is embalmed in the heart of every Frenchman, was one of the greatest and best monarchs that ever graced the annals of the world. It can not fail to be gratifying to attain any species of knowledge through the medium

of the following anecdotes, which, although they may be familiar to almost every one, can not be too often repeated and too highly admired. At Henry's first interview with the Duke of Mayenne, after their reconciliation, he fatigued the latter by conducting him round his garden, and then said to him: "Shake hands, cousin; this is my only revenge."

Some years after the peace, he was informed that some fanatics, the envenomed remnant of the League, continued to declaim against him, and refused even to mention him in public prayers. "Let us wait a little," said he; "they are still angry."

## 21.

### *Henry IV. (Conclusion).*

The following is one of a thousand traits of his heroic kindness: At the battle of Aumale (1592) he was wounded by a pistol-shot in the loins; he afterward gave orders to Vitry, captain of his guards, to receive into his company the soldier that had fired on him; and Marshal d'Estrées being one day in the king's carriage, Henry said to him, pointing to the guard riding at the carriage-door: "That is the soldier who wounded me at the battle of Aumale." A singular and contradictory circumstance which can only take place after a civil war and under so good a prince as Henry IV.! The soldier who had fought hand to hand against his king was selected by him to be one of his guards; and it is probable that this man became one of the most devoted and most faithful of his subjects.—*Andrieux.*

## 22.

### *Rustic Politeness.*

The father of the present Lord Abingdon was remarkable for the stateliness of his manners. One day, riding through a village in the vicinity of Oxford, he met a lad dragging a calf along the road. Seeing his lordship coming up to him, the cottager stopped, and stared him full in the face. His lordship asked the boy if he knew him. He replied, "Yes." "What is my name?" "Lord Abingdon," replied the boy. "Then why do n't you take off your hat?" "So I will, sir," said he, "if you 'll hold the calf."

## 23.

*Sterne.*

Sterne, who used his wife very ill, was one day talking to Garrick in a fine sentimental manner in praise of conjugal love and fidelity. "The husband," said Sterne, "who behaves unkindly to his wife deserves to have his house burned over his head." "If you think so," said Garrick, "I hope your house is insured."

## 24.

*Anecdote of Tompion.*

This celebrated watch-maker, who in his time ranked as highly in the art to which he belonged as Sir Joshua Reynolds in the art of painting, or the Duke of Marlborough in the art of war, was suddenly accosted by a person of the name of Walker, who was a very inferior workman in the same line. Not recollecting his face, Tompion's behavior was rather distant. "What! do you not know me?" exclaimed Walker. "Not exactly," replied Tompion. "That is strange," rejoined the other; "for you and I are the most famous men of our profession in the city." Observing the surprise of Tompion at this declaration, he added: "It is true you are famous for being the best watch-maker in London, and I am famous for being the worst!"

## 25.

*Anecdote of a Grenadier.*

A grenadier in Marshal Saxe's army having been taken in the act of plundering, was sentenced to be hanged. What he had stolen was only of the value of five shillings, on which the marshal said to him: "You must be a pitiful fellow to risk your life for five shillings." "I beg your pardon, general, I risk it every day for two pence halfpenny." The marshal smiled, and pardoned him.

## 26.

*The Grateful Goat.*

A gentleman who had taken an active share in the rebellion of 1715, escaped, after the battle of Preston, into the west Highlands,

where a lady, a near relative, afforded him an asylum. A faithful servant conducted him to the mouth of a cave, and the fugitive, furnished with an abundant store of provisions, crept in at a low aperture, dragging along his provisions behind him.

When he had reached a wider and loftier opening, he found some obstacle before him. He drew his dirk, but would not strike lest he might take the life of a companion in seclusion; stooping down, he discovered a goat stretched on the ground with her kid by her side. He soon perceived that the animal was in great pain, and feeling her body and limbs ascertained that her leg was fractured. He bound up the wound with his garter, and offered her a share of the bread beside him; but she stretched out her tongue, as if to apprise him that her mouth was parched with thirst. He then gave her some water, which she took readily; she afterward ate some bread. After midnight, when all was still, he ventured out of the cave, and gathered an armful of grass and some tender twigs, which the goat accepted with manifestations of joy and thankfulness. He caressed her tenderly and fed her.

## 27.

*The Grateful Goat* (*The End*).

The man who was intrusted to bring him provisions fell sick; and another being sent to the cavern, the goat opposed him, presenting her horns in all directions. The fugitive, hearing a disturbance, came forward, when the new attendant gave the watch-word, which removed every doubt of his good intentions, and the amazon of the recess obeyed her benefactor in permitting the man to advance. The gentleman was convinced that had a troop of soldiers attacked the cavern, his grateful patient would have died in his defense.

The devices of the goat to hide her young from the fox are very remarkable. She discerns her enemy at a great distance, conceals her treasure in a thicket, and boldly intercepts the approach of the marauder. It is a singular fact, that goats know their progeny for several generations, and that those of each tribe herd together on the hills, or repose in the cot in a separate party.

## 28.

*The Faithful Dog.*

A farmer, who had just stepped into the field to mend a gap in one

of his fences, found, at his return, the cradle, where he had left his only child asleep, turned upside down, the bed-clothes all torn and bloody, and his dog lying near it besmeared also with blood. Immediately supposing that the creature had destroyed his child, he instantly dashed out his brains with a hatchet which he had in his hand. When, turning up the cradle, he found his child unhurt and an enormous serpent lying dead on the floor, killed by the dog, whose courage and fidelity, in preserving the life of his son, deserved another kind of reward. These affecting circumstances afforded him a striking lesson, how dangerous it is too hastily to give way to the blind impulse of a sudden passion.

## 29.

### *Marshal Turenne.*

Passing along the ramparts, Marshal Turenne was attacked by a gang of robbers, who stopped his chariot. On his promising them a hundred louis-d'or to allow him to retain a ring of much less value, they granted his request. Next day one of the robbers had the audacity to go to his house, and, in the midst of a great company, to demand, in a whisper, the fulfillment of his promise. Turenne ordered the money to be paid him, and gave him time to escape before recounting the adventure, adding: "That an honest man ought to keep his word even to rogues."

## 30.

### *Gustavus Adolphus.*

The father of Gustavus, Charles X., whose reign was marked with cruelty, killed General Banier's father. One day, when Gustavus was hunting with young Banier, he requested him to quit the chase, and ride with him into the wood. When they came to a thick part, the king, having alighted from his horse, said to Banier: "Your father was a victim to the cruelty of mine. If you wish to revenge his death, kill me immediately; if not, be my friend forever." Banier, overcome by his feelings, and astonished at the magnanimity of the monarch, threw himself at his feet, and swore eternal friendship to him.

## 31.

### *The Biter Bit.*

Campbell went to Paisley races, got prodigiously interested in the

first race, and bet on the success of one horse to the amount of £50 with Professor Wilson. At the end of the race he thought he had lost the bet, and said to Wilson: "I owe you £50; but, really, when I reflect that you are a professor of moral philosophy, and that betting is a sort of gambling, only fit for blacklegs, I can not bring my conscience to pay the bet." "Oh!" said Wilson, "I very much approve of your principles, and mean to act upon them. In point of fact, Yellow Cap, on whom you bet, has won the race; and, but for conscience, I ought to pay you the £50, but you will excuse me."

## 32.

### *Dying in Vain.*

Rembrandt being in want of money, and finding his pictures went off heavily, put into the newspapers that he was dead, and advertised a public sale of the finished and unfinished paintings in his house. Crowds flocked to the auction, eager to possess one of the last efforts of so great a master. The meanest sketch sold at a price which finished pictures had never brought before. After collecting the proceeds, Rembrandt came to life again; but the Dutch, who resent improbity even in a genius, never would employ him after his resurrection.

## 33.

### *Yorkshire Wit.*

A Yorkshire boy went into a public-house, where a gentleman was eating eggs. The boy looked extremely hard at him for some time, and then said: "Will you be good enough to give me a little salt, sir?" "Certainly, boy; but why do you want salt?" "Perhaps, sir," said he, "you'll ask me to eat an egg presently, and I should like to be ready." "What country are you from, my lad?" "Yorkshire, sir." "I thought so; there, take an egg." "I thank you, sir," said the boy. "Well," added the gentleman, "they are all great horse-stealers in your country, are they not?" "Yes," rejoins the boy; "my father, though an honest man, would mind no more of stealing a horse than I would drinking your glass of ale. Your health, sir," says he, and drank it up. "That will do," says the gentleman; "I see you 're from Yorkshire."

## 34.

*A Great Ass.*

A fellow went to the parish priest and told him, with a long face, that he had seen a ghost. "When, and where?" said the pastor. "Last night," replied the man. "I was passing by the church, and up against the wall of it did I behold the specter." "In what shape did it appear?" inquired the priest. "It appeared in the shape of a great ass." "Go home, and hold your tongue about it," rejoined the pastor; "you are a very timid man, and have been frightened by your own shadow."

## 35.

*A Tender Conscience.*

A parish priest was sent for to attend the death-bed of a poor old village school-mistress. She had a sin to confess; she could not die in peace till she had confessed it. With broken speech, she sobbed, and hesitated, and sobbed again. "I—I—I," she stammered out, and hid her face again. "There, I must, I must tell it; and may I be forgiven! You know, sir, I have kept school forty years — a poor, sinful creature—I—I—" "My good woman," said the parish priest, "take comfort; it will be pardoned if you are thus penitent. I hope it is not a very great sin." "Oh, yes," said she; "and pray call me not *good* woman. I am — not — good (sobbing). Alas! there I will out with it. I put down that I taught grammar, and (sobbing) I — I — *did not know it myself.*"

## 36.

*The Colonists.*

Come, said Mr. Barlow to his boys one day, I have a new play for you. I will be the founder of a colony, and you shall be people of different trades and professions coming to offer yourselves to go with me. What are you, A.?

*A.* I am a farmer, sir.

*Mr. B.* Very well! Farming is the chief thing we have to depend upon, so we can not have too much of it. But you must be a working farmer, not a gentleman farmer. Laborers will be scarce among us, and every man must put his own hand to the plow. There will

be woods to clear, and marshes to drain, and a great deal of stubborn work to do.

*A.* I shall be ready to do my part, sir.

*Mr. B.* Well, then, I shall engage you willingly, and as many more of your profession as you can bring. You shall have land enough, and utensils; and you may fall to work as soon as you please. Now for the next.

*B.* I am a miller, sir.

*Mr. B.* A very useful trade. The corn we grow must be ground, or it will do us little good. But what will you do for a mill, my friend?

*B.* I suppose we must make one, sir.

*Mr. B.* True; but then you must bring with you a millwright for the purpose. As for millstones, we will take them out with us. Who is next?

## 37.

*C.* I am a carpenter, sir.

*Mr. B.* The most necessary man that could offer. We shall find you work enough, never fear. There will be houses to build, fences to make, and all kinds of wooden furniture to provide. But our timber is all growing. You will have a deal of hard work to do in felling trees, and sawing planks, and shaping posts, etc. You must be a field carpenter as well as a house carpenter.

*C.* I will, sir.

*Mr. B.* Very well; then I engage you, but you had better bring two or three hands along with you.

*D.* I am a blacksmith, sir.

*Mr. B.* An excellent companion for the carpenter. We can not do without either of you; so you may bring your great bellows and anvil, and we will set up a forge for you as soon as we arrive. But, by the by, we shall want a mason for that purpose.

*E.* I am one, sir.

*Mr. B.* That 's well. Though we may live in log-houses at first, we shall want brick or stone-work for chimneys, and hearths, and ovens; so there will be employment for a mason. But if you can make bricks and burn lime, too, you will be still more useful.

*E.* I will try what I can do, sir.

*Mr. B.* No man can do more. I engage you. Who is next?

## 38.

*F.* I am a shoe-maker, sir.

*Mr. B.* And shoes we can not well do without. But can you make them out of a raw hide? for I fear we shall get no leather.

*F.* But I can dress hides, too.

*Mr. B.* Indeed? Then you are a clever fellow, and I will have you, though I give you double wages.

*G.* I am a tailor, sir.

*Mr. B.* Well. Though it will be some time before we want holiday suits, yet we must not go naked; so there will be work for the tailor. But you are not above mending and botching, I hope, for we must not mind patched clothes while we work in the woods.

*G.* No, sir.

*Mr. B.* Then I engage you, too.

*H.* I am a weaver, sir.

*Mr. B.* Weaving is a very useful art, but I question if we can find room for it in our colony for the present. We shall not grow either hemp or flax for some time to come, and it will be cheaper for us to import our cloth than to make it. In a few years, however, we may be very glad to have you.

*J.* I am a goldsmith and jeweler, sir.

*Mr. B.* Then, my friend, you can not go to a worse place than a new colony to set up your trade in. You will break us, or we shall starve you.

*J.* But I understand clock and watch-making, too.

*Mr. B.* That is somewhat more to our purpose, for we shall want to know how time goes. But I doubt if we can give you sufficient encouragement for a long while to come. For the present you had better stay where you are.

## 39.

*K.* I am a barber and a hair-dresser, sir.

*Mr. B.* Alas! what can we do with you? If you will shave our men's rough beards once a week, and crop their hair once a quarter, and be content to help the carpenter or follow the plow the rest of your time, we shall reward you accordingly. But you will have no ladies and gentlemen to dress for a ball, or wigs to curl and powder

for Sundays, I assure you. Your trade will not stand by itself with us for a great while to come.

*L.* I am a doctor, sir.

*Mr. B.* Then, sir, you are very welcome. Health is the first of blessings, and if you can give us that, you will be a valuable man, indeed. But I hope you understand surgery as well as physic, for we are likely enough to get cuts and bruises, and broken bones occasionally.

*L.* I have had experience in that branch, too, sir.

*Mr. B.* And if you understand the nature of plants and their uses, both in medicine and diet, it will be a great addition to your usefulness.

*L.* Botany has been a favorite study with me, sir; and I have some knowledge of chemistry, and the other parts of natural history, too.

*Mr. B.* Then you will be a treasure to us, sir, and I shall be happy to make it worth your while to go with us.

*M.* I, sir, am a lawyer.

*Mr. B.* Sir, your most obedient servant. When we are rich enough to go to law we will let you know.

*N.* I am a school-master, sir.

*Mr. B.* That is a profession which I am sure I do not mean to undervalue; and as soon as ever we have young folks in our colony, we shall be glad of your services. Though we are to be hard-working, plain people, we do not intend to be ignorant, and we shall make it a point to have every one taught, reading and writing, at least. In the meantime, you may keep the accounts of the colony.

*N.* With all my heart, sir.

*Mr. B.* Then I engage you. Who comes here with so bold an air?

## 40.

*O.* I am a soldier, sir; will you have me?

*Mr. B.* We are peaceable people, and, I hope, shall have no occasion to fight. We mean honestly to purchase our land from the natives, and to be just and fair in all our dealings with them. William Penn, the founder of Pennsylvania, followed that plan; and when the Indians were at war with all the other European settlers, a person in a Quaker's habit might pass through all their most ferocious tribes without the least injury. It is my intention, however, to make

all my colonists soldiers, so far as to be able to defend themselves if attacked; and that being the case, we shall have no need of soldiers by trade.

*P.* I am a gentleman, sir; and I have a great desire to accompany you, because I hear game is very plentiful in that country.

*Mr. B.* A gentleman! and what good will you do us, sir?

*P.* Oh, sir, that is not at all my intention. I only mean to amuse myself.

*Mr. B.* But do you mean, sir, that we should pay for your amusement?

*P.* As to maintenance, I expect to be able to kill game enough for my own eating, with a little bread and garden stuff, which you will give me. Then I will be content with a house somewhat better than the common ones; and your barber shall be my valet; so I shall give very little trouble.

*Mr. B.* And pray, sir, what inducement can we have for doing all this for you?

*P.* Why, sir, you will have the credit of having *one gentleman*, at least, in your colony.

*Mr. B.* Ha, ha, ha! A facetious gentleman, truly! Well, sir, when we are ambitious of such a distinction we will send for you.

## 41.

### *The Marriage of Henry IV.*

On Monday, the 18th of August, 1572, there was a great festival at the Louvre. The windows of the old royal habitation, usually so gloomy, were brilliantly lighted; the squares and the adjoining streets, commonly so deserted as soon as nine o'clock struck at Saint Germain-l'Auxerrois, were crowded with people, although it was midnight.

All this assemblage, menacing, hurrying, bustling, seemed, in the obscurity, like a dark rough sea, every wave of which made a vague roar; this sea spread out upon the quay, where it overflowed through the street of Fossés-Saint-Germain and l'Astruce, and beat upon the walls of the Louvre with its flow, and with its ebb, upon the base of the Hotel de Bourbon, which stood opposite.

There was, notwithstanding the royal festival, and perhaps even on account of it, something menacing in this crowd of people; because they did not doubt that this ceremony, at which they assisted as

spectators, was only the prelude of another the following week, to which they would be invited, and where they would enjoy themselves to their hearts' content.

The court was celebrating the marriage of Marguerite of Valois, daughter of Henry II., and sister of King Charles IX., with Henry of Bourbon, king of Navarre. Indeed the cardinal of Bourbon had that very morning joined the pair with the ceremony used at the weddings of daughters of France, upon a platform erected at the door of Notre Dame.

This marriage had astonished every body, and had given much matter for thought to some who were more discerning than others; the reconciliation of two parties, so inimical as the Protestants and Catholics were at this time, could hardly be understood; people wondered how the young prince of Condé could pardon the duke of Anjou, the king's brother, for the death of his father, assassinated at Jarnac by Montesquieu. They wondered how the duke of Guise could pardon Admiral Coligny for the death of his father, assassinated at Orleans by Poltrot de Méré. Still more, Jeanne of Navarre, the courageous wife of the weak Antoine of Bourbon, who had accompanied her son to the royal betrothal which awaited him, had died scarcely two months before, and some strange rumors were spread about concerning her sudden death. Every-where it was whispered, and in some places publicly stated, that a terrible secret had been discovered by her, and that Catherine de Médici, fearing the revelation of this secret, had poisoned her with perfumed gloves, which had been prepared by a man named Réné, a Florentine, very skillful in these matters. This rumor was the more spread abroad and confirmed, because that after the death of this great queen, upon the demand of her son, two physicians one of whom was the famous Ambroise Paré, had been authorized to open and examine the body, but not the head. Now, as it was by smell that Jeanne of Navarre had been poisoned, it was the head, the only part of the body reserved from the autopsy, which could show traces of the crime. We say crime, because no one doubted that a crime had been committed.

42.

The king, the queen, the duke of Anjou, and the duke of Alençon did the honors of the royal festival marvelously well. The duke of Anjou received from the Huguenots some well deserved compliments

on the two battles of Jarnac and Moncontour, which he had gained before he was eighteen years old.

The duke of Alençon looked upon all this with his false and fawning eye. Queen Catherine was beaming with joy and full of sweetness, she complimented Prince Henry of Condé upon his recent marriage with Marie of Cleves. Finally, the Guises themselves were smiling at the formidable enemies of their house, and the duke of Mayenne talked with M. de Tavannes and Admiral Coligny about the approaching war which was now more than likely to be declared against Philip II.

Amidst these groups, with head slightly inclined and ear open to every thing, came and went a young man nineteen years old, with a clear eye, black hair cut very short, heavy eyebrows, a nose curved like an eagle's beak, a bantering smile, a moustache and beard just appearing. This young man, who was receiving compliment upon compliments, was the well-beloved pupil of Coligny and the hero of the day; three months before, that is, when his mother was still living, he had been called the Prince of Béarn; now, he was called the King of Navarre, while waiting to be called Henry IV. From time to time, a dark cloud passed rapidly over his face; doubtless he remembered that his mother had died scarcely two months before, and he, no less than others, feared that she had been poisoned. But the cloud was a passing one and disappeared like a changing shadow.

At a few steps from the king of Navarre, almost as thoughtful, almost as full of care, as the other seemed to be joyous and open, the young duke of Guise was talking with Téligny. More fortunate than the Béarnais, at twenty-two years of age, his renown had almost equaled that of his father, the great Francis of Guise. He was an elegant lord, tall, with a proud and haughty look, and endowed with such natural majesty as to cause it to be said when he passed, that other princes beside him appeared as common people. Young as he was, the Catholics recognized in him the chief of their party, as the Protestants saw theirs in this young Henry of Navarre, whose portrait we have traced. Nevertheless, in the interior, every thing ran on joyously, and a rumor even more sweet and flattering ran at this moment through all the Louvre: this was that the young bride, after having gone to lay aside her state toilet, her trailing mantle and long veil, had just reëntered the ball room, accompanied by the beautiful duchess of Nevers, her best friend, and led by her brother, Charles IX., who presented her to the principal ones of his guests.

## 43.

This bride was the daughter of Henry II., the pearl of the French crown,—Marguerite of Valois, whom, in his familiar tenderness for her, King Charles IX. called only *my sister Margot.*

Indeed, no greeting, however flattering, could have been better deserved, than this which they were at this time giving the young queen of Navarre. Marguerite was at this time hardly twenty years old, and already she was the object of praise from all the poets who compared her, some to Aurora, others to Cythera. She was, in fact, the unrivaled beauty of this court, where Catherine de Médicis had assembled the most beautiful women she could find to serve as sirens. She had black hair, a brilliant complexion, a voluptuous eye vailed with long lashes, a fine and rosy mouth, an elegant neck, a lithe and well-formed waist, and the foot of a child lost in a satin slipper. The French, who claimed her as their own, were proud to see so magnificent a flower open upon their soil, and foreigners, who passed through France, returned home dazzled with her beauty, if they had only seen her—astounded at her knowledge, if they had talked with her. Marguerite was in fact not only the most beautiful, but the most learned, woman of her time, and people used to cite the saying of the learned Italian who had been presented to her, and who, after having talked with her an hour in Italian, Spanish, Latin, and Greek, had left her saying, in his enthusiasm: "Seeing the court without seeing Marguerite of Valois, is in fact seeing neither France nor the court."

There was also no lack of speeches to Charles IX. and to the queen of Navarre; it is known what speech-makers the Huguenots were. Many allusions to the past, many demands for the future were skillfully presented to the king in the midst of these speeches; but to all these allusions he responded with his pale lips and artful smile: "In giving my sister Margot to Henry of Navarre, I give her to all the Protestants of the realm." An answer which reässured some and made others smile, because it really had two meanings.

## 44.

### *Is it a Dream?*

During the night I had a dream. Was it a dream? Jonathan, seated at my bedside, regarded me with a mocking air. "Well," said

he, "Mr. Incredulous, how are you after the passage? Has the journey been too fatiguing for you?"

"The journey!" murmured I; "I have not budged from my bed."

"No; but you are in America. Do n't throw yourself out of bed like a madman. Wait till I give you some instructions, so that the shock may not kill you. First, I have transformed your house. In a free country, they do not live in barracks, mixed up, without repose and without dignity. Of each of these drawers that you call stories, I have made an American dwelling. I have arranged and furnished it according to my taste, I have added to it a little garden. It has taken me almost two hours to arrange the forty thousand houses of Paris in this way; I do not regret it; at home you are your own master, this is the first of all privileges. Henceforth you will suffer no more from your neighbors, and you will make them suffer no more. The smell of the kitchen and stable, the cries of children, women, and men, the barking of dogs, the mewing of cats and pianos,—all these are finished. You are no longer an inmate of a prison or a hospital, a herring in a barrel,—you are a man; you have a family and a home."

"My house transformed! I am ruined! What have you done with my tenants?"

"Be quiet; they are there; each one in a convenient house. As for you, my dear Lefebre, you have become by right of emigration Doctor Smith and a member of the most numerous family that has come from the Anglo-Saxon branch. Make your fortune in killing or curing your patients in the new world, you will not lack for cousins."

I wished to call out: the eyes of my terrible visitor nailed me to my bed. "By the way," said he, laughing, "you will be a little surprised to hear your wife, your children, and your neighbors speak English and talk through their noses. They have left their memories in the old world, and are real pure-blooded Yankees. As for you, Mr. Incredulous, I have left you and your prejudices and your recollections. I am anxious that you should judge my power by knowledge of its effects. You shall know whether Jonathan Dream is a spirit: you are sewed up in an American skin, you will come out only at my good pleasure.

## 45.

"*But I can not speak English,*" I cried. I stopped short, quite frightened with my whistling like a bird.

"Not bad," said the unendurable joker; "within two days, you will confound *shall* and *will*, *these* and *those*, with all the ease and grace of a Scotchman. Good-by," added he, getting up; "good-by, the favorite sultana expects me at midnight in the harem at Constantiople; at two o'clock, I must be in London, and I shall see the sun rise at Pekin. One last piece of advice: remember that the wise are astonished at nothing. If you see some strange face near you, do not scream to the devil—they would shut you up with lunatics. That would interfere with your observations."

I start up; three handfuls of a fluid received full in my face make me immovable and mute. The traitor then saluted me with a sardonic smile; afterwards, taking a ray of the moon, which wandered into the chamber, he made a girdle of it, passed through the window and vanished in the air. Fright, magnetism, or sleep overwhelmed me.

When I came to my senses, it was daylight. My son sang with a full voice the *Miserere* from *Trovatore;* my daughter, a pupil of Thalberg, was playing with incomparable dash Sturm's variations upon an air by Donner. In the distance my wife was scolding the nurse, who responded in screams. Nothing was changed in my peaceful dwelling; the agonies of the night were only an empty dream. Delivered from these fanciful terrors, I could, following a pleasant habit, dream with open eyes, while waiting for breakfast.

At seven o'clock, according to custom, the servant entered my chamber and brought me the newspaper. He opened the windows, turned the shutters; the brightness of the sun and the freshness of the air created on me a most agreeable impression. I turned my head towards the light;—horror! My hair stood on end, I had not even strength to cry out. Before me, smiling and dancing, was a negro, with teeth like the keys of a piano, and two enormous red lips which concealed his nose and chin.

To chase away this nightmare I shut my eyes; my heart beat as if it would break open my chest; when I dared look again, I was alone. To jump out of bed, to touch my arms and my head, was the work of a moment. Before me a row of small houses, ranged like card houses, three printing-offices, six newspapers, posters over every thing, the waste water running over into the gutters. In the streets were men of business, silent, running about with their hands in their pockets, no doubt to conceal their revolvers; no noise, no cries, no loungers, no cigars, no cafés, and, also, as far as I could see, not a policeman,

not a soldier. It was so; I was in America, unknown, alone, in a country without government, without laws, without army, without police, in the midst of a savage, violent and covetous people. I was lost!

More abandoned, more desolate than Robinson after his shipwreck, I fell upon an arm-chair, which immediately began to dance under me. I got up, trembling all over; I looked at myself in a mirror. Alas! I found myself no longer the same. Before me was a thin man, having a bald forehead sprinkled with a few red hairs, a pale face framed in with flaming red side-whiskers, which flowed out upon the shoulders. That is what malice had made of a Parisian of the Chausée d'Antin!

## 46.

*The Man with the Iron Mask.*

Some months after the death of Cardinal Mazarin, there happened an event which is without example, and, what is not less strange, all the historians have passed it by. There was sent in the most secret manner to the castle of the island St. Marguerite, in the Provence sea, an unknown prisoner, of more than medium height, young, and with a most beautiful and noble countenance. On the way, this prisoner wore a mask the chin-piece of which had steel springs, which allowed him to eat with the mask over his face; orders had been given to kill him, if he should discover himself. He remained on the island, until a trusty officer named St. Mars, governor of Pignerol, having been made governor of the Bastile in the year 1690, went to the island of St. Marguerite, took him and conducted him to the Bastile,—always masked. The marquis of Louvois went to see him in this island before his removal, and spoke to him standing and with a consideration that showed respect. This unknown person was taken to the Bastile, where he was as well lodged as he could be in that castle: he was refused nothing that he wished; his greatest taste was for linen of extraordinary fineness, and for lace; he played the guitar. He had the best of living, and the governor rarely sat down in his presence. An old physician of the Bastile, who had often treated this singular man in his illness, has said that he never saw his face, although he had often examined his tongue and the rest of his body. He was admirably well made, said this doctor, his skin was a little brown; he interested one by the mere tone of his voice, never complaining of his condition, never allowing one to discover who he was.

This unknown person died in 1703, and was buried at night in St. Paul's parish. What makes it doubly astonishing is that, when he was sent to the isle of St. Marguerite, no considerable man disappeared in Europe. The prisoner was such an one without doubt, because of what happened the first days he was on the island.

The governor himself used to put the dishes on the table and then retire after having locked him up. One day, the prisoner wrote with a knife upon a silver plate, and threw the plate out of the window toward a boat which was on the beach near the foot of the tower: a fisherman, whose boat it was, picked up the plate and brought it to the governor. He, astonished, demanded of the fisherman: "Have you read what is written upon this plate, and has any one seen it in your hands?" "I do not know how to read," replied the fisherman; "I have just found it, no one has seen it." This man was held until the governor was informed that he could not read and that the plate had been seen by no one. "Go," said the governor to him; "you are very lucky not to know how to read."

M. de Chamillart was the last minister in possession of this strange secret: the second marshal of the Feuillade, his son-in-law, at his death, begged him on his knees to tell him who the man was that had ever been known under the name of *The man with the iron mask.* Chamillart answered him that it was a state secret, and that he had sworn never to reveal it.

## 47.

### *History of a Hare.*

I am fully ten years old; I am so old that in the memory of a hare, there has not been given to a poor animal so long a life. I came into the world in France, of French parents, on the 1st of May, 1830, near by behind this great oak, the most beautiful of our fine forest of Rambouillet, upon a bed of moss which my good mother had covered over with her finest down. I still remember the beautiful nights of my infancy, when I was delighted to be in the world, when life seemed to me so pleasant, the light of the moon so pure, the herbage so tender, the thyme and the mother of thyme so fragrant.

If there are bitter days, there are some so sweet! I was sprightly then, a giddy idler like you; I had your age, your carelessness and my four paws; I knew nothing of life, I was happy,—yes happy; because to live and to know what the existence of a hare is, is to die

every hour, is to tremble always. Experience is, alas! only the recollection of misfortune.

I was not slow in learning, however, that all is not for the best in this sad world, that the days follow but do not resemble one another. One morning at daybreak, after having run through these meadows, I had wisely returned to sleep near my mother, as a child of my age ought to do, when I was suddenly alarmed by two claps of thunder and by horrible noises.

My mother was two steps from me, dying, assassinated! . . . . . "Save thyself," cried she to me again, "save thyself!" and she expired. Her last sigh had been for me.

I needed only a second to learn that it was only a gun, that it was only evil, that it was only a man. Ah! my children, if it were not for men upon earth, the earth would be the paradise of hares.

I followed the counsel of my mother: for a hare eighteen days old I saved myself very bravely—yes, indeed, very bravely. And if you ever find yourself in a similar condition, fear nothing, my children, save yourselves.

To retire before superior force is not flight, it is an imitation of the greatest captains, it is to beat a retreat. I am indignant when I think of the reputation for cowardice which they pretend to give us. Do they believe that it is so easy to find legs in the hour of danger!

I ran then; I ran a long time; when I was out of breath, a terrible pain in the side seized me and I fainted. I do not know how long this lasted: but judge of my fright, when I recovered I was no longer in our green fields, no longer under the sky, no longer upon the earth that I love, but in a narrow prison, shut up in a box.

THE END.

# ECLECTIC CLASSICAL SERIES.

By G. K. BARTHOLOMEW, M. A.

## Bartholomew's Latin Grammar. 12mo, 276 pp.

## Bartholomew's Latin Gradual. 12mo, 150 pp.

"Among the features that please me, I may specify the natural order of arrangement and scientific treatment of subjects; the unusually full and careful analysis and derivation of words; the principles and practice of analyzing sentences; the excellent manner in which the modes and tenses are handled, particularly the subjunctive mode; and the pains taken to bring the Grammar up to the present state of the science of language."—*Prof.* W. S. TYLER, *Amherst College.*

"... The whole force of reason lies on the side of this *Roman method of pronunciation*. ... This is the first effort of which we are aware to put the system forward as a preferred one in a school hand-book. Once adopted generally, its alleged harshness—which, after all, is no greater than that of Greek—will cease to be thought of. The absurdity of objection on that ground will appear to any one whose ear has ever caught the mellifluous flow of Homer's grand old Greek, or of Anacreon's lyrics, polished, perfect, and musical."—*New York Evening Post*, WM. CULLEN BRYANT, *Editor.*

# DUFFET'S FRENCH METHOD.

*A Progressive and Practical Method for the Study of the French Language, by* F. DUFFET, *Paris, France, author of a Popular Method for Learning English.*

## Duffet's French Method, Part I.

12mo, 192 pp., limp cloth.

## Duffet's French Method, Part II.

12mo, 192 pp., limp cloth.

"Prof. Duffet has been a very successful teacher in the English, Spanish, and French languages, and there is scarcely a city of any importance in the United States but contains his students, whose facility in reading and speaking French is the best testimonial to the excellence of his methods of instruction. . . . . By patient and laborious comparisons and corrections [of methods heretofore in use] he has at last completed a book which many competent French linguists and students pronounce the very best of all methods of instruction in French."—*St. Louis Democrat.*

WILSON, HINKLE & CO., Publishers, Cincinnati and New York.

## The Elements of Physics.

By SIDNEY A. NORTON, A. M., Prof. in Ohio Agricultural and Mechanical College, and author of *Elements of Natural Philosophy*. For Academies and Common Schools. 12mo, cloth. 286 pp. Illustrated.

## Elements of Natural Philosophy.

By S. A. NORTON, A. M., Professor of General and Applied Chemistry in Ohio Agricultural and Mechanical College. 360 illustrations. Problems and Copious Index.

## Principles of Logic.

By A. SCHUYLER, M. A., Professor of Mathematics and Logic in Baldwin University. 12mo, cloth. 168 pp., including Analysis of Contents.

## Manual of English Rhetoric.

By A. HEPBURN, Professor in Davidson College, N. C. The Principles and Rules of English Rhetoric, for the use of classes in High Schools and Colleges. 12mo, cloth. 280 pp.

## Manual of Physiology and Hygiene.

By R. T. BROWN, M. D., late Chemist-in-Chief in the Department of Agriculture, Washington, D. C. 50 Lessons, adapted to the use of Common and High Schools. 288 pp. Illustrated.

## Manual of the Constitution of the U. S.

Designed for the Instruction of American Youth in the Duties, Obligations, and Rights of Citizenship. By ISRAEL WARD ANDREWS, D. D., President of Marietta College. 408 pp. Library edition, 8vo, full sheep. School edition, 12mo, cloth.

## Good Morals and Gentle Manners.

By ALEX. M. GOW, A. M. A systematic Text-Book on Moral and Social Law. "Practical Ethics for the training of the true Gentleman and Lady." 12mo, cloth.

## *Manual of Ancient History.*

From the earliest times to the fall of the Western Empire. By M. E. THALHEIMER, formerly Teacher of History and Composition in Packer Collegiate Institute. 8vo, 378 pp. Handsomely illustrated with full-page engravings of Ancient Temples and other historical objects, charts of the principal cities, and accurate and finely executed double-page maps of the various countries considered in the text. Complete Index and Pronouncing Vocabulary.

## *Mediæval and Modern History.*

By the same author. 480 pp., full 8vo. 12 beautiful and accurate double-page maps. Voluminous Index.

*The above are companion volumes, uniform in size, binding, and price, the two together forming a valuable, concise, and complete History of the World, from the earliest times to the present. They are published in durable and attractive style, and are adapted to the use of the general reader as well as students in History.*

*The following from* THE NATION, *in regard to these volumes, has been the almost uniform verdict of the American press and leading educators:*

"Thalheimer's Ancient History will be found the most serviceable work within the reach of our schools. It has, indeed, no rival worth mentioning." . . . "We do not hesitate to pronounce the Mediæval and Modern History the best school text-book, covering the same ground, with which we are acquainted."

## *Eclectic Historical Atlas.*

Full 8vo, cloth. 18 double-page maps, accurately drawn and engraved. A hand-book for general readers and students in Ancient and Modern History.

## *A School History of the United States.*

By W. H. VENABLE. 12mo, 270 pp. Finely illustrated, and accompanied with carefully drawn maps and charts.

# BOOKS FOR TEACHERS' LIBRARIES.

## *Pestalozzi: His Life, Work, and Influence.*

By Herman Krüsi, A. M., Instructor in Philosophy of Education at the Oswego Normal and Training School. 8vo, cloth. 248 pp. Illustrated.

"Probably no man living has more thoroughly investigated Pestalozzianism than Prof. Krüsi. The son of his first associate, a hearty admirer of his system, early trained in its methods, having had an experience of thirty years as instructor in Normal Schools in Switzerland, Germany, England, and America, he has had ample opportunities to test these principles and processes in a great variety of ways and in widely different circumstances. I heartily recommend the volume to the earnest teachers of our country."—B. G. NORTHROP, *Sec'y Conn. Board of Education.*

## *History of Pedagogy.*

Twelve Lectures on the History of Pedagogy, delivered before the Cincinnati Teachers' Association. By W. N. Hailman, A. M. 12mo, cloth. 120 pp. Illustrated.

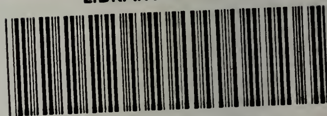
## *Kindergarten Culture, in the Family and Kindergarten.*

A Complete Sketch of Froebel's System of Early Education, adapted to American Institutions. For the use of Mothers and Teachers. 12mo, cloth. 120 pp. Uniform with *History of Pedagogy*, and by the same author. Illustrated.

## *The Examiner, or Teacher's Aid.*

By Alexander Duncan, A. M. Designed to assist Candidates for Teachers' Certificates in preparing for Examination; Pupils in Reviewing their Studies; Teachers in Examining their Classes; and for the use of Normal Schools and Teachers' Institutes.

The Examiner embraces, in concise form and systematically arranged, questions upon *Orthography*, *Reading*, *Grammar*, *Arithmetic*, *Geography*, *United States History*, *Theory and Practice of Teaching*, *Physiology*, and *Algebra*.


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 116 528 3